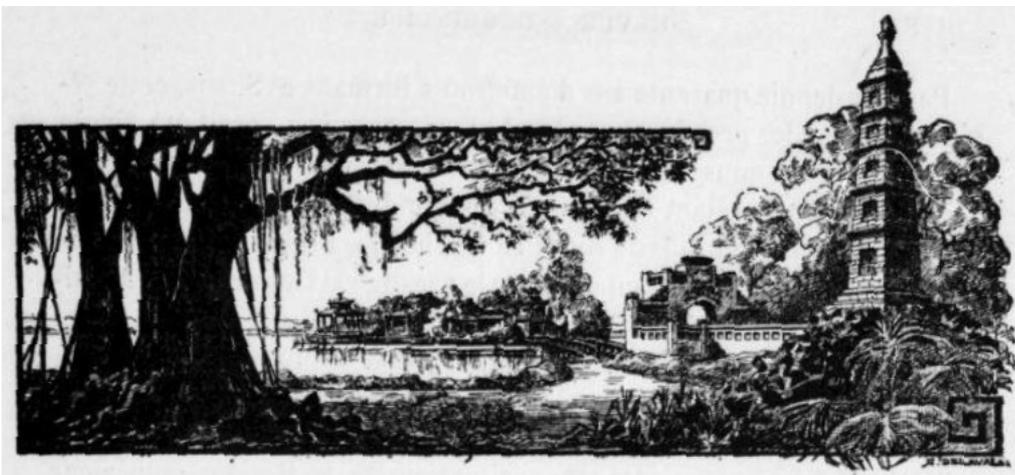


Gilbert Filleau de Saint-Hilaire ¹,
administrateur des Services civils.
LE DISTRICT MINIER DE PHAILIN
(Battambang — Cambodge)
ET L'EXPLOITATION DE SES GISEMENTS DE SAPHIR
1915 À 1918
(*Revue indochinoise*, mai-juin et juillet-août 1920)



« Connaître les peuples dont nous avons
pris en main les destinées ».
Chailley

[417]

INTRODUCTION

Au moment où les anciennes provinces du Cambodge cédées à la France par le Traité du 23 mars 1907 allaient être érigées en circonscription résidentielle et faire intégralement partie du Royaume du Cambodge, une portion de leur territoire située sur la frontière Ouest avec le Siam échappait au contrôle effectif de l'Administration et jouissait d'un régime d'exception.

[418] Peuplée depuis quarante ans d'émigrants birmans et shans, cette région, pendant les premières années de la rétrocession, avait été livrée à elle-même, ou plus exactement au bon vouloir d'un fermier général, qui, en interprétant faussement les conditions d'un contrat et en exagérant les attributions de son titre de chef des Birmans, exerçait des pouvoirs qui s'harmonisaient peu avec le prestige et l'autorité de l'Administration du Protectorat.

¹ Gilbert-Alfred-Marie-Charles Filleau de Saint-Hilaire (Pondichéry, 10 octobre 1881-Pondichéry, 12 février 1952) : auteur de *Le Calvaire du Souvenir*, Imprimerie Moderne, Pondichéry, 1934.

Cette situation avait été mise en relief par le commissaire délégué à Battambang, qui démontrait qu'elle était une source d'ennuis et proposait de faire rentrer le district minier de Phailin dans le droit commun.

Décidé à faire cesser cette fausse situation, M. le résident supérieur **Baudoin** propose en janvier 1915 l'installation à Phailin d'un fonctionnaire chargé d'étudier la région minière, l'esprit de la population et d'aider au contrôle effectif du résident de Battambang.

Préparer la suppression d'un contrat que le fermier général considérait comme obligatoirement renouvelable, reprendre surtout les droits que ce dernier s'était arrogés sur une population d'étrangers installée sur notre frontière, et exercer enfin directement notre autorité sur les Birmans de Phailin, tel était le but délicat que se proposait le Protectorat au moment où il importait plus que jamais d'éviter toute difficulté.

Grâce à une connaissance approfondie de la question et à une étude minutieuse de la situation par M. le résident supérieur Baudoin, aucun facteur de ce délicat problème politique n'avait été négligé et, en septembre 1915, le fermier général, chef des Birmans, demandait à résilier son contrat, se déclarant incapable de remplir plus longtemps ses engagements.

Habité par une population très différente des autres parties du Cambodge, il nous a paru de quelque intérêt à retracer l'historique du district minier de Phailin, d'exposer les coutumes et les mœurs de ses habitants et de contribuer pour une part à la connaissance de ses richesses minières.

L'intérêt porté par l'Administration à la prospérité du district, les mesures bienveillantes dont sa population a été l'objet, les sacrifices budgétaires consentis pour la construction d'une route de quatre-vingt-trois kilomètres destinée à relier le centre de Phailin avec le merveilleux réseau économique dont s'est doté le Cambodge en si peu d'années sont autant de mesures qui ont amené cette population, indifférente au début à notre égard, à nous témoigner son attachement et nous permettent de compter pour un avenir prochain sur la contribution active du district minier à l'évolution économique du Cambodge.

[419] L'agréable aspect du pays, l'originalité de ses fêtes, sa situation sur la voie Battambang-Chantaboun, l'importance de son centre sont autant d'attraits dignes d'attirer les voyageurs et les excursionnistes, et nous voulons augurer pour Phailin un avenir digne de son passé, puisque ses habitants, les Koulas, sont devenus des fidèles sujets de la France, souhaitant avec une ardeur vive et sincère pour Elle et ses nobles Alliés, le triomphe du Droit, de la Justice, de la Liberté et l'anéantissement des Barbares Modernes.

Phailin, mai 1918.

Nous nous faisons un devoir avant d'aborder cette étude de rappeler les divers travaux entrepris précédemment sur le district : Ceux de :

M. R. de Lamothe du service géologique de l'Indochine (*Notice géologique du Bas Laos et du Cambodge*),

M. le commandant Dussaut,

de M. le capitaine Sénèque,

M. l'administrateur des services civils Richomme,

M. le lieutenant Brunet², commandant le poste militaire de Tvéa-Ampil,

M. l'Ingénieur Lochard, chef du service des mines (1914-1915),

M. le contrôleur des mines Bourdevat (1915).

² M. le capitaine Brunet a été pendant deux ans (1913-1915) commandant du poste militaire de Tvéa-Ampil situé à une dizaine de kilomètres de Phailin. Il a résumé en un rapport des plus intéressants la situation du district pendant cette époque et a quitté la région pour aller prendre part à la guerre où, parmi ses faits de bravoure, on cite le suivant : « rentré le premier au fort de Douaumont avec une poignée de marsouins ». Le capitaine Brunet est médaillé de la croix de guerre.

On donne le nom de « district minier de Phailin » à la partie du Cambodge comprise entre la frontière du Siam, le parallèle quatorze grades quarante centigrades et le Méridien de cent onze grades soixante centigrades. Au point de vue physique et minier, le District peut se diviser en trois parties très distinctes :

1° — Le Plateau de Phailin.

2° — La vallée du Boyakar.

3° — La Région montagneuse de Bo Kabalstoung. Sa superficie totale est de 1.200 kilomètres carrés.

I. — Plateau de Phailin. — Entouré d'un cirque de montagnes qui l'enserme au Sud pour s'ouvrir par une route de l'Est à l'Ouest par laquelle passe la voie de Battambang-Chantaboun, le plateau de Phailin est situé à la naissance des Phnom Kravanh (montagnes des Cardamomes) qui, eux-mêmes, font partie de la chaîne de l'Éléphant. Ce plateau est limité au nord-est par les ramifications de Phnom-Veng, au Nord par le majestueux Kachim, au Nord-Ouest par le Phnom-Thom. Ces deux dernières montagnes ensèrent le col de Tvé-Ampil et le lit de la rivière de Boyakar qui font au plateau un passage vers le Nord. Au Sud et au Sud-Ouest le Sar-Pouk, le Koal et le Khao-Soay le dominent plus étroitement, ainsi que la plaine du Boyakar.

Le plateau de Phailin, dont l'arête principale s'étend du nord au sud et s'adosse à la colline dite de la Pagode signal, elle-même surplombée par la montagne de Sar-Pouk déjà citée, présente des déclivités très accentuées à l'est et va insensiblement à l'ouest retrouver la vallée de la rivière Boyakar.

II. — Vallée du Boyakar. — En descendant sur l'ouest du plateau on arrive insensiblement à la vallée de la rivière de Boyakar, nom donné par le deuxième centre minier de la région situé à 8 kilomètres de Phailin et à la suite duquel plusieurs villages birmans ont pris naissance. Ce centre minier se trouve au milieu de terrains fertiles que traverse un réseau de canaux miniers. À partir de Bo tangsou, le terrain s'élève peu à peu pour former de petites collines surplombant le lit de cette [421] rivière jusqu'au village de Bo Hoykhmen, dernier village avant la frontière qui se trouve à une heure et demie de là, sur une route traversant la rivière de Boyakar.

III. — Région montagneuse de Bokabal stoung (source du fleuve). Elle se trouve au milieu du Massif des cardamomes, à trente-cinq kilomètres du centre de Phailin. Pour y accéder, on gravit les pentes du Phnom Dan au sud-est de Phailin, d'où l'on descend pour suivre du nord au sud la base de divers massifs. Son unique centre minier, Bokabal stoung, se trouve à dix-sept kilomètres des Phnom Banthat, d'où sort l'une des deux sources principales du Sangker, rivière qui arrose Battambang.

Cours d'eau.

Le principal cours d'eau, celui qui pourrait être justement appelé la rivière de Phailin, parce qu'il a joué un rôle dans la découverte des gisements, est la rivière connue sous le nom de Stoung Boyakar. Elle prend sa source près de la montagne de Chreang Bâk, contourne plusieurs monts en traçant la ligne de la frontière jusqu'au Phnom Kha Sway. Celui-ci la rejette vers le village de Bo hoykhmen, où elle se grossit de son affluent

principal venu du Phnom Koy. Le Stoung Boyakar coule ensuite au pied des villages de Botangsou, Bokamaphay, Boyakar. Son lit est creusé dans une étroite vallée. Jusqu'au village de Boyakar, l'allure torrentueuse de ses eaux, roulant d'immenses blocs de grès, contribue à l'aspect séduisant du paysage. La traversée de tous ces villages qui se suivent est une agréable excursion. La variété et l'abondance des fruits et des fleurs, de nombreux canaux de lavage de pierres précieuses, une eau précieuse à l'alimentation sont les avantages dont la rivière dote cette partie de la région.

Après avoir dépassé Boyakar et reçu sur la vive gauche l'apport de quelques ruisseaux, ses eaux au cristal clair et limpide sont souillées par l'apport limoneux d'un torrent, le O Phailin formé par la rencontre de deux autres plus petits, le O Tavao et le O Kapa venus du massif du Sarphouk.

À partir de ce moment, le Stoung Boyakar ne roule plus que des eaux rougeâtres et quitte la région de Phailin pour rentrer dans le Srok (canton) de Barthbaung. Grossi plus loin du O Spong, il longe les petites collines du Phnom-Reng. passe près des villages de Prey-Toting et de Sréantéak pour aller se jeter en amont de celui de Kompong-chlang, ou Kompong-tkov, dans la rivière de Monkolborey. Celle-ci, après un [422] immense parcours dans les directions nord-ouest et nord-est, se joint au Stoung Sangker pour former la rivière de Bacpréa qui se jette dans les Grands Lacs. La région de Bokabaloung (mines de la source du fleuve) est arrosée par le Stoung Sangker sur un parcours d'une vingtaine de kilomètres. Ce cours d'eau prend naissance au pied des Phnoms-Banthat, non loin du village de Phnum-khlong-Sang, et reçoit après cinq kilomètres de parcours son premier affluent, le O Top Chmar, qui lui permet d'avoir en toute saison d'abondantes eaux. Après avoir traversé l'ancien centre minier de Bokabaloung (Rubis), il quitte bientôt la région montagneuse pour se diriger vers la plaine de Battambang et les Grands Lacs.

Les vents, le climat, la température, la salubrité.

Les deux moussons qui influent sur l'Indochine sont particulièrement accentuées dans la région de Phailin.

Les vents soufflent avec force par les cols resserrés que leur ménage le terrain montagneux.

Les saisons sont celles du Cambodge, c'est-à-dire saison sèche, saison chaude, saison des pluies. Il convient cependant de noter que la saison de pluies est la plus longue de toutes dans cette région.

Les températures élevées ne se produisent généralement qu'en avril et mai. L'atmosphère devient alors étouffante sur le plateau de Phailin.

Aussi les premières pluies qui tombent sur le sol surchauffé produisent-elles une épidémie de fièvre à laquelle peu de gens ne payent pas un tribut. Lorsque la saison des pluies est complètement établie, les ondées alternent avec les vents du sud qui, la chaleur aidant, dessèchent rapidement le terrain.

De novembre jusqu'à la fin de janvier et même mi-février parfois, les indigènes se plaignent du froid.

Ils se revêtent alors de vêtements chauds, et quelques uns sortent des fourrures dans le genre de celles usitées par les chindis. Au moyen d'installations rustiques (fourneaux construits avec des touques à pétrole), ils entretiennent du feu dans leur maison et même, au milieu des rues, tard dans la nuit, se chauffent en groupes.

La mousson du sud-ouest s'annonce par des orages d'une violence toute particulière comme dans toute région montagneuse. Les montagnes qui entourent Phailin se renvoient l'écho des coups de foudre qui tombent autour du centre. Au moment des gros orages, les torrents [423] grossissent brusquement et il n'est pas rare parfois que les communications avec les villages voisins et le centre de Battambang soient rendues

impossibles. À la suite des ondées journalières, les pistes charretières deviennent plutôt impraticables et les approvisionnements de la population se font difficilement.

Les hautes herbes envahissent tout, et exhalent une forte odeur caractéristique qui s'unit aux émanations venues de la forêt : C'est alors le règne du paludisme avec ses accès pernicioseux. L'indigène se voue à toutes les médications possibles, chinoise, koula et même européenne : quelques-uns usent de quinine. Mais les traitements fréquemment empiriques aident au nombre des victimes à déplorer.

En général, la température offre d'un moment à l'autre des écarts très brusques, au cours d'une même journée, excepté au moment des fortes chaleurs pendant lesquelles les jours et les nuits sont également insupportables. C'est pendant ces changements qu'il convient de veiller sur sa santé.

Le paludisme à forme bilieuse est la maladie la plus dangereuse de la région pour les Européens. Les températures extrêmes sont 17° et 37,5°. La hauteur des pluies enregistrées en 1916 (mars décembre) est de 1. m 181 et de 1 m. 890 pour 1917 (toute l'année).

Le centre de Bokabalstoung semble présenter une salubrité relative comparée à celle de la vallée de Boyakar et du Plateau de Phailin.

[424]

« Toute période d'activité est suivie
d'une période de stagnation »
Chailley.

Historique.

Les terrains du district minier actuellement exploités par les prospecteurs de saphirs étaient couverts, au moment de la découverte de gisements des pierres précieuses, d'une forêt très dense.

On ne connaît que peu de chose sur les aborigènes du pays.

Vers 1872, les habitants de la Birmanie du Nord, les Shans, étaient déjà de longue date en relations commerciales avec le Siam. Certains d'entre eux qui s'étaient installés dans ce pays furent attirés par les mines de rubis qui venaient d'être découvertes à Bonovong³. Ces mines commençaient à être exploitées par les Siamois, lorsqu'ils arrivèrent à leur tour. En procédant aux travaux préliminaires de l'exploitation, ils apprirent qu'un autre gisement, que l'on disait être rubifère, venait d'être découvert sur la colline de O Toung, au nord du village actuel de Boyakar et était en train d'être exploité par les Siamois aidés de Shans.

Sous la conduite d'un nommé Maung Visa, ils se dirigèrent vers la colline de O Toung en passant par Phya Kampout et Phakat (premier village après la frontière actuelle) où ils rencontrèrent les Cambodgiens avec lesquels ils allaient désormais vivre et traversèrent Mogok qui n'existe plus. Ces faits datent de 1875.

Après dix jours de voyage à travers une forêt inextricable, ils rejoignirent leurs compatriotes à O Toung. Un de ces Shans avait remarqué que des enfants jouaient avec des billes d'un grand éclat. C'était des saphirs. Transporté de joie, il fit part de sa découverte à ses compagnons. Les habitants leur apprirent que ces pierres étaient trouvées au cours de leurs chasses et qu'il en existait également dans le lit de la rivière. Ces Shans explorèrent donc la région, visitèrent le village de Vong-sang-Vong et se fixèrent au village de Khlong-Tavao.

³ Les mines de Bonovong font partie du bassin minier de Chantaboun. Leur exploitation continue de nos jours.

À cette époque, les saphirs étaient facilement trouvés en grand nombre. En deux mois, les premiers exploitants du gisement avaient amassé 12 kg de saphirs de différentes qualités et ils se rendaient à Battambang pour vendre leurs pierres au Phya Ka tha thorn ainsi qu'à sa suite. Mais ils auraient entrepris en pure perte leur voyage, si [425] un nommé Maung O ne leur avait acheté le tout pour mille deux cents ticaux, ce dont ils furent ravis.

Ils reçurent du Phya Ka tha thorn l'autorisation d'exploiter gratuitement le gisement qu'ils avaient découvert.

À leur retour à O Tavao, leur colonie s'était déjà accrue de nouveaux Shans qu'attirait leur découverte.

En mai 1876, l'emplacement actuel du centre de Phailin était couvert de forêts. Un Shan, Maung Khunti, originaire de la haute Birmanie, ainsi que ses compagnons de fortune, en avaient fait une chasse réservée.

Mais laissons la parole à la Légende :

« Maung Khunti était un homme « farouche et insociable ; il vivait à l'écart, allait et venait dans son domaine de la forêt rempli d'animaux sauvages, ne fréquentant ses semblables que pour tirer parti de dépouilles d'animaux qu'il tuait au pied de la colline de Phailin et qu'il échangeait contre sa nourriture.

La nature n'avait aucun secret pour le Roi de la Jungle, même les Esprits de la Forêt tremblaient devant son adresse.

Un de ces Esprits apparut au Chef des Shans sous une forme humaine pour le supplier d'intervenir. Son fusil est un véritable canon, lui dit-il, et la colline s'effondre sous ses pieds. »

Telle est la légende que se plaisent à remémorer les rares survivants de cette époque

Mais revenons au domaine de la réalité.

En 1877, les gisements successifs de Tongsou, Chang la Bok et de Boyakar sont découverts et donnent lieu à la fondation des villages de mêmes noms ; Laotiens et surtout Shans affluent. Le sous-chef de la population se rend à Bangkok. Il est présenté à la cour par le consul britannique qui le fait nommer fermier des mines et chef de Birmans.

Un autre gisement est découvert au milieu des montagnes et exploité au détriment des plantations de cardamomes. L'Ampheu et le chef des Birmans décident de prélever sur chacun des prospecteurs de ce lieu une taxe de cinq ticaux et ce nouveau gisement est dénommé Bo Ha Bat (mines au cinq ticaux) ⁴.

En 1881, de nombreuses contestations s'étant élevées par suite du manque de règlements précis, le gouverneur de Battambang dut se rendre aux mines, mais l'insalubrité de Phailin l'obligea à tenir ses assises à une journée du centre.

Puis l'ordre régna de nouveau parmi la population. Ce fut le début d'une ère de grande prospérité pour le district. L'abondance des saphirs, [426] l'étendue des recherches permettent l'ouverture des marchés de Bangkok et de Calcutta aux pierres précieuses de Phailin, ainsi que leur exportation en Europe par l'entremise des banques. L'argent circule à pleines poignées dans cette nouvelle Californie.

En 1884, un cyclone dévaste la région. Le débordement des eaux du « Boyakar » causé par l'éboulement d'une colline produit un véritable désastre ; nombreuses sont les habitations emportées par le courant, nombreuses aussi les victimes.

Mais bientôt, de ce désastre, il ne reste plus que le souvenir. La prospérité réapparaît, Phailin devient un centre de fêtes. Le goût du bien-être et du luxe s'empare de ses habitants.

⁴ Ce nom lui est resté jusqu'à nos jours.

Le chef des Shans est appelé en 1886 à la cour de Bangkok. Le roi du Siam lui prodigue ses félicitations, lui donne le titre de Long Mani Yut Thana et lui fait présent des insignes de sa dignité. Mais en 1896, le Siam ayant fixé à 70.000 ticaux, le montant de la ferme, le Luong Mani donne sa démission : ses biens sont saisis. Cependant, des pagodes se construisent ; les Shans ne manquent pas d'ensevelir de nombreuses richesses dans leurs fondations, ce qui attire de nombreux pillards dans la région.

En 1901, cette splendeur n'avait pas diminué. Le produit des quêtes et cotisations affluait pour construire les pagodes, et même jusqu'à ces derniers temps encore, toutes ventes de saphirs donnait lieu à un prélèvement (10/16 %) Pour l'organisation des fêtes.

Les successeurs de la charge de Luong Mani se succèdent rapidement jusqu'en 1906 moment où Maung Soy obtient de la Syndicate Siam C° Ltd. le sous-fermage des mines.

La région de Phailin était alors composée de treize villages qui existent encore.

L'arrivée à Phailin.

Le Centre — La vie et les occupations de ses habitants.

Lorsqu'on n'est plus qu'à une heure de Phailin, le chemin après avoir suivi la direction Sud-Nord prend brusquement celle de l'Est à l'Ouest. On est arrivé dans la région des Saphirs.

Le terrain, devenu de plus en plus accidenté, présente des ondulations plus rapprochées qui annoncent l'approche du Plateau. Après avoir laissé sur la gauche le hameau cambodgien placé entre deux torrents, on gravit une dernière montée pour découvrir petit à petit des maisons qui disparaissent dans d'épais bouquets de palmiers. C'est Phailin.

[427] Arrivé sur le plateau, on découvre une pagode de style birman, dont chaque façade s'orne d'un clocher aux formes pyramidales, tandis que du compartiment central, un autre clocher s'élance très haut pour se terminer par une couronne en fer dorée surmontée d'une longue flèche. De multiples clochettes et clochetons garnissent la bordure des toits étagés et tintinnabulent gaiement au gré de la brise pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs toujours rompus de fatigue ⁵.

Avoisinant le temple bouddhique se dresse la Délégation, coquette habitation qui se détache au milieu d'un parc. Enfin, voici le centre indigène.

Phailin est fermé par la réunion des trois villages de Bodineo, Bo Pohir, Bo Laphok ⁶. Sa principale rue suit l'arête du plateau dirigée dans la direction nord-sud.

Bodineo (nom sous lequel le centre est quelquefois désigné) est le quartier mouvementé des commerçants. Les boutiques tenues par des chinois et par quelques birmans offrent aux voyageurs des produits étrangers venus du Siam. Plus au sud. Bodineo, en se développant, a donné naissance à d'autres agglomérations tels que Bo Banya, Bo Nambar, Bo Khlong Khlang, au pied de la colline qui domine ce centre.

Au nord, le quartier de Bo pahir, moins actif, dont les habitants vivent dans la tranquillité du « home » et où les lapidaires trient et travaillent les saphirs, étend ses ramifications jusqu'aux limites du plateau avec des rues dallées de grés et se termine par un village laotien.

À l'ouest, Bo Laphok avec ses maisons plus espacées, entourées de jardins coquets, plantés d'abondants rosiers, est une promenade ravissante.

C'est une surprise pour tous ceux qui arrivent à Phailin de se trouver en présence d'un centre qu'ils étaient loin de soupçonner aussi mouvementé et vivant et dépassant en importance beaucoup d'agglomérations du Cambodge.

Au cours des années de grande prospérité traversées par le district, la population, habituée à célébrer de multiples têtes, présente un penchant assez marqué à veiller très

⁵ Nous conduisons le voyageur par la piste charretière que l'on pourra caractériser bientôt « d'ancienne » par suite des travaux entrepris pour une route carrossable.

⁶ Bo, en siamois et en koula, signifie puits, mines.

tard. Aussi le Koula n'est pas matinal. Il faut qu'un bon rayon de soleil frappe à sa porte pour qu'il se décide [428] à se lever, et il n'est véritablement disposé à travailler qu'après son premier repas du matin qu'il prend vers les huit heures.

Le négociant en saphirs ne quitte sa maison qu'à neuf heures. Muni de son inséparable besace, il se dirige vers la demeure des marchands plus importants qui traitent leurs affaires à domicile. Chemin faisant, il s'arrête chez l'un et l'autre et se livre tout au plaisir de la rue que sillonnent les petites marchandes coquettement parées de fleurs fraîchement écloses. Leurs marchandises ne forment qu'une charge légère qui se balance au rythme de leurs jeunes pas. Le résultat de leur vente ne les inquiète guère : c'est un motif de promenade matinale et non une obligation de gagner sa vie qui fait qu'on pratique à Phailin le métier de petite vendeuse.

Le « broker ⁷ », c'est le titre qu'il se donne, travaille pour le compte des maisons de Bangkok et de Chantaboun. Il attend son monde sans impatience. Voici les vendeurs réunis autour de la théière et des petites tasses. Enfin, on cause d'affaires, chacun montre ses échantillons. Les pierres de valeur sont pesées minutieusement à l'aide de petites balances et chacun donne son avis sur la valeur de chaque saphir.

Avec beaucoup d'impassibilité, le « broker » explique la situation du marché toujours en baisse et espère avoir des saphirs à bon prix. Au surplus rien ne presse ; si l'on ne veut pas se laisser persuader cette fois, on reviendra bientôt, avant son prochain voyage à Bangkok. Ce voyage à Bangkok ! Assurément, les frais sont nombreux et la route est bien fatigante de Phailin à Chantaboun, mais le broker oublie d'ajouter qu'il prolonge son séjour dans l'agréable capitale du Siam beaucoup plus longtemps que ne l'exige son commerce.

Le commerçant chinois attend lui aussi dans une agréable boutique, où tous les produits d'épicerie avoisinent les belles étoffes, la clientèle qui ne manquera pas de venir faire son choix, car la prochaine fête s'anime de tous côtés. Voici une jolie cliente qui arrive. Elle s'installe gracieusement, et, dans une gentille pose de coquette qui se voit admirée, elle examine avec un goût visible, les sampots siamois, les sarrons en soie, les fines mousselines.

Le marchand, avec une patience et une amabilité inspirées autant par la grâce de la jolie femme que par l'espoir de faire une bonne vente, se prodigue. Qu'importe si sa cliente s'en va sans fixer son choix, son passage a attiré déjà d'autres acheteurs ; elle reviendra et le Chinois lui [429] fera un large crédit : les saphirs de Phailin ne sont-ils pas une garantie suffisante à ses yeux.

Les élégantes birmanes au sarron droit et serré, le haut du corps habillé avec une sorte de boléro à larges manches, tiennent dans une pose gracieuse l'ombrelle en toile translucide aux jolis dessins colorés. Elles circulent par petits groupes. Leur coiffure, une petite merveille, complète l'impression de gracilité. Une partie de la chevelure s'arrête au haut de la nuque en formant un arc terminé par deux pointes, tandis que le reste des cheveux est enroulé sur la tête. C'est la coiffure de la jeune fille. Vers vingt ans, la coiffure devient plus simple et s'enroule simplement sur la tête.

La femme Koula a un culte particulier pour les fleurs. Riche ou pauvre, sa coiffure est toujours garnie de roses, de jasmins tressés en couronne, et de champas. Ainsi parée, elle donne l'impression d'une petite poupée orientale.

Les hommes sont plutôt grands, élancés, nerveux, bien musclés ; coiffés du turban oriental, leur masque volontaire revêt parfois l'expression d'un air fier, dur et même de mépris. Ils ont le buste et les cuisses couverts de tatouages bleus et rouges destinés à les préserver des maléfices et à les rendre invulnérables.

À midi, les jeux s'ouvrent ⁸ ; les habitués seuls y prennent part, mais ceux du soir réunissent plus de monde.

⁷ Mot anglais qui signifie courtier.

⁸ Les jeux sont supprimés depuis le 1^{er} janvier 1919.

À quatre heures de l'après midi, c'est le repas qui réunit la famille, puis chacun se prépare à passer une soirée agréable. Souvent, c'est une cérémonie religieuse ; tel quartier ira visiter la pagode de l'autre quartier. La musique ouvre le cortège, puis viennent les hommes. Et enfin la partie plus brillante de la procession, femmes et jeunes filles à la file indienne portant chacune un plateau d'offrandes diverses où les fleurs dominent. Le cortège défile, et c'est un spectacle d'une agréable vision, d'un joli toujours renouvelé. Arrivé à la pagode après une prière générale, chacun remet son offrande au pied de l'autel, et la procession revient dans le même ordre.

Le soir, le théâtre siamois réunit de nouveau les gens. Le spectacle se déroule d'habitude en plein air, quelquefois sous un hangar. Bientôt on s'installe aux tables tenues sur la place pour prendre un mauvais café mélangé de lait concentré et des biscuits « Huntley Palmers ». Mais tout ceci est un prétexte à bavardage et bien souvent les vendeuses invitent leurs amies et leurs amis à puiser gratuitement à leur étalage.

[430] À minuit c'est le moment de rentrer ; on revient en groupe silencieusement, lentement bercé par le souvenir de l'agréable soirée, et, sous le beau clair de lune, la foule, fatiguée de plaisirs, avide de repos, s'égrène et regagne sa demeure pensant déjà aux plaisirs du lendemain.

L'habitation, les mœurs et les coutumes, les différentes races :
Birmans, Shans, Cambodgiens Laotiens, Chinois, Hindous.

L'habitation du Shan est construite en bois et recouverte en paillote. Quelques gens aisés ont leur maison couverte en tuiles, mais c'est là un luxe, vu le prix assez élevé de cet article sur place ⁹.

Cette demeure pratique se compose d'une vaste pièce au fond de laquelle sont aménagées une ou deux alcôves. Une partie de la grande pièce se trouve légèrement surélevée, celle en contre-bas jouant le rôle de véranda intérieure. Chaque demeure possède un autel recouvert de toile blanche aux dessins ajourés, s'ornant de gravures représentant des temples bouddhiques de Birmanie, de fleurs artificielles ou naturelles et où brûle une lampe à tout instant de la journée.

Un travail de menuiserie aux fines dentelures complète le cachet original de cette demeure qu'agrémentent des stores, qu'enjolivent des orchidées aux reflets d'or, des tonnelles aux gracieuses lianes et une fraîche verdure due à la proximité des eaux courantes du plateau.

Habitants.

La majorité des habitants du district proviennent de la Birmanie du Nord et se dénomment par les noms de Shans ou de Koula. C'est, en effet, le type Shan Thai qui domine chez eux, car les Birmans de race pure, dont les traits rappellent ceux des Hindous (Aryens) sont peu nombreux à Phailin et sembleraient même peu désireux d'être confondu avec les premiers, les Shans.

Au moment où ces Shans vinrent s'installer dans cette région, ils furent désignés par les Siamois sous le nom de Koulas (étrangers). Leurs descendants perdent de jour en jour les traits dominant de la [431] race primitive pour former un type spécial à la région de Phailin ; le Koula ¹⁰. Il y a d'ailleurs une grande affinité de race et de langue entre les

⁹ Ce prix est élevé par suite de la cherté de la main d'œuvre qui est toute accaparée par le travail des mines.

¹⁰ (Koula viendrait de Kola, et signifierait *étranger* en birman et en siamois ; c'est le nom donné aux Européens en particulier, dont la traduction rappelle celle du mot « yok » qui, en cambodgien, signifie diable.

Koulas et les Siamois ce qui prouve leur origine commune de Thai. De plus, les Shans s'expriment entre eux en langue birmane.

Mœurs.

Dans la vie courante, le Koula cherche à se distinguer par la civilité de ses manières et son attitude empreinte de dignité. Il est rarement obséquieux.

Son hospitalité avenante, la propreté de sa demeure et surtout sa conception rapide des choses, son désir de s'éclairer et de s'instruire le rendent d'un commerce agréable.

Voyageurs infatigables, commerçants et lapidaires, au cours de leur séjour dans les grandes villes telles que Bangkok, Rangoon, Calcutta, ils se sont policés et civilisés pour ainsi dire.

Leur intérieur est propre et ordonné mais manque d'unité dans sa décoration. Les gravures birmanes côtoient des photographies de souverains européens et asiatiques. Dans des vitrines, le visiteur trouve exposés des objets de valeur et les habits de soie du maître de la maison. Des tables, des chaises, des fauteuils de Hong-Kong forment un mobilier pratique. Rien n'y manque pour recevoir l'Européen.

De grands oreillers triangulaires, de petits oreillers, des traversins aux enveloppes de velours complètent les « commodités de la conversation ». Dans ce décor n'omettons pas de mentionner le coffre-fort qu'un gardien vigilant ne quitte jamais.

Le maître de la maison se repose au retour de quelque chantier de recherches, entouré de ses visiteurs, de ses serviteurs et de sa clientèle.

Rares sont les gens illettrés ; les bibles, les lois de Manou, les livres édités en Birmanie abondent, même dans les demeures les plus modestes. La lecture des journaux de Rangoon, de Mandalay et de Bangkok (d'ailleurs censurés) tiennent les Koulas au courant de la politique mondiale. Le désir de s'instruire se manifeste chez eux sincèrement et en fait des individus acquis aux idées de civilisation et de bien-être de la vie. Les [432] jeunes gens qui ont terminé leur stage à la pagode vont chercher à Bangkok (malheureusement !) le complément d'instruction qu'ils sentent indispensable dans la vie. Certains fréquentent les écoles des colonies anglaises (Birmanie et Indes) en suivant leurs parents dans leur séjour à l'étranger ¹¹.

La pagode de chaque quartier possède une école. De plus, en 1915, Phailin avait trois écoles laïques birmanes fréquentées par des garçons et des fillettes. Actuellement, il existe deux écoles. À la pagode, l'enseignement alterne avec les exercices religieux. La discipline y est plus stricte et les adeptes du « chahut » scolaire tâtent quelquefois de la baguette d'un maître bonze lequel se montre inflexible sur la tenue et le respect que doivent témoigner les élèves à l'égard des maîtres. L'air intelligent et ouvert des enfants en fait des recrues intéressantes pour nos idées. Aussi l'enseignement et l'éducation de ce groupement de frontière seraient-ils à entreprendre dès à présent. La femme Koula se distingue par son élégant maintien, la gracilité de sa démarche, par l'originalité de son costume et de sa coiffure. La souplesse harmonieuse du corps et le souci du détail contribuent à donner l'impression de l'exquise féminité. Elle s'efforce d'être attrayante. Douée d'une coquetterie innée, usant des artifices de la toilette, parée discrètement de bijoux qu'elle multiplie aux jours de fête, elle se plaît dans une certaine activité et fuit même instinctivement l'oisiveté.

Mariée jeune, elle est une compagne dévouée et plus tard s'adonne avec joie à ses devoirs de mère de famille.

¹¹ La construction d'une école à Phailin est une œuvre de toute première nécessité et réunirait à l'ouverture des cours cent élèves, au moins.

Le culte du « home » est, en effet, un des côtés touchants de cette population. La douce autorité des parents, l'obéissance respectueuse des enfants sont les qualités très apparentes de leurs familles.

Jaloux de leur indépendance, vivant dans une région dont la nature a elle-même tracé les bornes, ces émigrés conservent à l'égal d'un pieux héritage leurs coutumes et leurs mœurs. Le sentiment de leur supériorité se manifeste à tout instant; aussi les Koulas traitent-ils rarement d'égal à égal avec les étrangers. Ils frayent quelquefois avec le Siamois mais tout en gardant leurs distances. Les autorités siamoises ne leur ménagent pas leur considération en souvenir des libéralités que la colonie Shane pratiquait au temps de sa splendeur : la voie Phailin-Chantaboun n'est-elle pas sillonnée de salas (maisons de passagers) construites par les Koulas de Phailin ?

[433] Ils ne frayent pour ainsi dire pas du tout avec les Cambodgiens et ceux-ci, de leur côté, montrent peu de sympathie pour les Koulas. C'est ainsi que le hameau de O Tavao, distant de 1 km 500 seulement du centre de Phailin, est habité exclusivement par des Cambodgiens.

Pour les Annamites, ils se comptent au point qu'on peut les désigner individuellement. Ils viennent de Chantaboun et sont des descendants d'émigrés expulsés du Tonkin à la suite de la révolté des Tây-son.

Quant aux Annamites de Cochinchine et du Cambodge, la réputation fiévreuse de la région les tient complètement à l'écart. Pour eux Phailin est arrosé par le Styx et avoisine le Royaume des ombres.

La même frayeur réside dans l'esprit des Cambodgiens éloignés de Phailin.

Les Koulas respectent cependant les coutumes de leurs voisins tout en tenant à l'écart toutes les populations qui les environnent.

Nous nous trouvons par conséquent devant une race sélectionnée par l'effet d'un climat meurtrier à qui revient incontestablement la découverte et l'exploitation des gisements de saphirs, la construction d'un grand centre qui a eu une époque de grande prospérité, la création d'agglomérations importantes.

Combien de Shans ont payé de leur vie la mise en valeur de la région ! « Nos ancêtres reposent au milieu des saphirs que nous trouvons aujourd'hui », disent les Koulas avec juste raison.

Cet orgueil de race s'explique donc par la fierté qu'ils éprouvent d'avoir été l'élément de prospérité d'une région qu'ils ont découverte et mise en valeur. Éloignés du berceau de leur race, au contact de tant de populations différentes, l'égoïsme devait fatalement dominer chez eux. Assez indifférents aux conseils, ayant une grande confiance en soi, peu dociles et même têtus, la bienveillance leur serait encore le meilleur argument.

Très avides au gain, les Koulas mettent au service de leurs affaires une fine ténacité à atteindre leur but. L'étranger est une bonne aubaine. Il est de règle de lui appliquer les méthodes du *squeeze* que l'on trouve en honneur chez tous les marchands de pierres précieuses d'Asie.

Ils savent rester maîtres d'eux-mêmes dans toute discussion.

Mais si leur patience déborde, leur colère devient alors très dangereuse. Les grand discours font bientôt place aux actes de violence.

Il est même de bonne tradition chez eux de savoir manier le sabre. Cette arme préférée, ils ne s'en séparent jamais en voyage et se tiennent toujours prêts à en user en cours de route. Ils possèdent en général un calme courage, mais savent au besoin faire appel à la décision des armes dans les affaires d'honneur.

[434] Ils se font un devoir de se plier aux décisions de leurs chefs et aussi de leurs amis. Les vieillards occupent toujours la place d'honneur dans leurs réunions et sont entourés de prévenances touchantes.

S'il est juste de dire qu'ils s'entraident et ont tendance à faire bloc entre eux, il importe d'ajouter que les différents milieux sont distinctement séparés. Ils rendent un hommage public à la droiture et les gens de moralité douteuse sont tenus à l'écart.

Hommes, femmes et enfants ont un penchant très accentué pour le tabac. Les jours de fêtes, tous fument d'interminables cigares.

Si la religion les invite à la sobriété, il est malheureusement à signaler que les jeunes surtout perdent la pratique de ce commandement. L'alcoolisme est devenu un danger pour eux. Mais nous pouvons dire que la sobriété reste chez les Koulas une qualité dominante et c'est ce qui en fait une race belle, forte et saine.

Aux qualités que l'on peut leur reconnaître, il faut ajouter qu'ils sont silencieux de nature. Dans leurs fêtes et dans leurs réunions, ils aiment à s'entretenir à voix basse et sont ennemis des éclats de voix.

À titre de documentation.

Voici contenues en quelques lignes que nous empruntons à une étude de colonisation de Chailley-Bert une psychologie du caractère des Birmans du Sud qui ont émigré en petit nombre à Phailin, le district ayant été peuplé par des Shans :

« Cette humeur paresseuse tient à la conception que le Birman s'est faite de la vie. Il a proclamé avant nos socialistes, le droit au repos. « La journée des trois huit, revendications de nos ouvriers les plus avancés, ne le satisferait guère. Il ne saurait que faire de huit heures de sommeil ni supporter huit heures de travail. Rien ne lui répugne autant que l'assiduité, si ce n'est la régularité. Des occupations qui n'occupent pas et qui changent toujours, voilà son idéal. Aussi de l'heure du réveil à l'heure du coucher, que de variétés dans sa paresse et comme tout son temps est rempli ! Il lui en faut pour bavarder, il lui en faut pour ne rien faire et pour jouir délicieusement de son oisiveté, il lui en faut encore pour se préparer à reprendre sa tâche. Recommencer chaque jour la même besogne, suivre chaque jour le même chemin, lui paraît intolérable et, à vrai dire, un peu fou.

« Leur bonheur est de rester accroupis, se balançant doucement sur l'extrême bout de leurs pieds en fumant des cigares interminables. L'activité d'autrui ne gêne d'ailleurs nullement leur inaction. Ils aiment assez, tandis qu'ils flânent, à faire travailler leurs femmes.

[435] « Au surplus bons garçons, généreux, hospitaliers, vifs d'esprit faciles à vivre, faciles même à gouverner, mais si paresseux, si menteurs, tellement enclins à rejeter tout fardeau, à décliner toute responsabilité, que jusqu'ici, nulle entreprise sérieuse ne peut faire fonds sur eux seuls.

« Toutefois, comme il faut vivre, le birman Birman. (*La colonisation de l'Indochine. L'expérience anglaise.* Chailley-Bert, 1892).

Chinois.

Ces derniers ne sont pas encore très nombreux et n'habitent que le centre de Phailin. Ils détiennent cependant tout le commerce en dehors de celui des pierres précieuses et sont naturellement appelés à jouer un rôle important dans l'avenir. Depuis la résiliation du contrat du fermier général, leur nombre s'accroît régulièrement. Ils viennent tous du Siam où ils ont séjourné quelques années depuis leur émigration de Chine, traitent toutes leurs affaires avec Bangkok et Chantaboun. Certains sont les représentants des commerçants de ces villes du Siam.

Laotiens

Ils fournissent la main-d'œuvre nécessaire au travail des mines et aux diverses cultures entreprises dans le district par les Koulas aisés. Leurs salaires, évalués en principe en argent, sont en réalité payés en nature : riz, opium.

Shans, Birmans, Cambodgiens, Siamois, Laotiens, Chinois, Hindous, Afghans sont les spécimens des races que l'on rencontre dans le district. Et si l'on ajoute qu'avec les

idiomes de ces races, on y parle aussi l'anglais, on peut s'imaginer la tour de Babel que représente un centre comme celui de Phailin.

La religion : pagodes, fêtes, calendrier, naissance, mariage, funérailles.

Le Koula est profondément religieux. La pratique du culte est pour lui le lien le plus puissant qui l'attache au souvenir de son pays d'origine car la pagode devient à ses yeux l'image vivante de la Birmanie. Il y retrouve ses bonzes, leur sanctuaire, et ses bouddhas en marbre blanc. Là, tout lui rappelle le berceau de sa race. Aussi observe-t-il d'une façon très scrupuleuse toutes les grandes et petites fêtes.

[436] La pagode comprend toujours un bâtiment principal qui est l'édifice consacré au culte et des bâtiments accessoires, généralement très nombreux, tels que logement des bonzes, chapelles, salas. Ces dernières, toujours spacieuses et soigneusement entretenues, sont destinées à abriter le plus de monde possible lors de la célébration des fêtes.

La pagode proprement dite est de forme carrée. Son architecture revêt celle d'une immense pyramide quadrangulaire. Le clocher principal se termine par une couronne de métal doré, garnie de nombreuses clochettes contribuant par leur tintement à l'impression agréable que laisse la visite de ces monastères.

À chacune des façades du monument s'élèvent d'autres clochers plus petits. À l'intérieur, le sanctuaire occupe au fond toute la largeur du bâtiment. Il contient une série de statues en marbre blanc éclatant, placées par ordre de grandeur à droite et à gauche d'une statue plus importante. Des meubles sculptés sont disposés à chaque bout, des flacons contenant des fleurs de *champa* baignées dans l'alcool, des parasols dorés, des éventails, des ouvrages en toile, sorte d'*ex-voto* représentant des colonnettes, et enfin des bannières en complètent le décor. Un grand coussin triangulaire indique la place du chef de pagode.

Levés dès quatre heures du matin au son d'une crécelle, les bonzes se rendent au sanctuaire avec les bonzillons. Ils prennent leur premier repas vers cinq heures.

À huit heures, les bonzillons, suivis des élèves de la pagode, parcourent leur quartier pour quêter leur nourriture, en annonçant leur passage au son d'un gong triangulaire. Puis les bonzes procèdent à l'enseignement des caractères birmans. Vers midi, la salle de l'école est abandonnée aux élèves qui ont toute liberté et braillent leur leçon. À trois heures, après une longue prière, ces élèves se partagent toute la nourriture qui reste de la quête matinale, retournent chez eux ou restent à la pagode.

Le bouddhisme des Birmans est sensiblement le même que celui des Cambodgiens, mais leurs bonzes appartiennent exclusivement à la secte « Tomayuth », lesquels pratiquent, comme on le sait, le bouddhisme du Sud ou du « Petit Véhicule ». Les 8^e et 15^e jours de la lune croissante, le 8^e et dernier jours de la lune décroissante sont des jours fériés pendant lesquels les Shans ne manquent pas de se rendre à la pagode. Toutefois leurs jours fériés sont toujours en avance d'un jour sur la correspondance de la date cambodgienne. Quoique l'ère birmane et koula soit la même que celle des Cambodgiens, il en est ainsi pour les autres divisions du temps.

[437] Il est défendu aux bonzes de recevoir ou de détenir des métaux précieux. Si des dons de cette nature leur étaient faits pour le culte, ils doivent les confier à un dépositaire. Défense leur est faite de parler directement aux femmes. Tous les autres dons en nature faits à la pagode peuvent être utilisés par les bonzes ou donnés en charité, mais ne doivent pas être vendus.

Les offrandes des fidèles sont déposées sur les tables spécialement dressées à cet effet. Après que ceux-ci ont terminé leur prière, les bonzes viennent se joindre à eux et tous prient ensemble. Puis les fidèles répètent les cinq commandements suivants, qu'énonce un par un le chef de la pagode.

- 1° Défense de tuer tout être vivant.
- 2° De s'enivrer.
- 3° De mentir.
- 4° De commettre l'adultère.
- 5° De voler.

À l'occasion de certaines fêtes, quelques fidèles prennent à l'exemple des bonzes leur repas à quatre heures du matin et à midi durant une ou deux journées.

Ils s'installent alors dans la pagode ou dans les salles voisines. Lorsqu'ils mettent fin à cette période de purification, ils doivent se prosterner devant le bonze et réciter les cinq premiers commandements.

Les Shans se découvrent et se déchaussent à l'entrée du terrain de la pagode. Ils doivent se tenir à distance respectueuse quand ils adressent la parole à un bonze.

Fêtes.

Elles sont nombreuses :

1° — Fête du Tagou (birman) ou du jour de l'an, ou fête de l'Eau. Elle se célèbre vers la mi-avril. Pendant quatre jours, les fidèles se rendent aux pagodes pour verser de l'eau sur un Bouddha placé sur une table séparée.

Les habitants sont autorisés à s'asperger mutuellement. En cette occasion, en dehors de la pagode, les garçons usent largement de ce droit pour inonder surtout les jeunes filles qui passent dans la rue avec une lourde charge d'eau destinée à la pagode. Ils mettent une certaine malice à attendre au coin des rues celles qui reviennent de la pagode et [438] qui alors détremées par les jets d'eaux, regagnent leur maison et se prêtent sans un air de mauvaise humeur au succès de cette baignade publique à laquelle elles attachent d'ailleurs un heureux présage pour leur bonheur. C'est là une façon particulière d'exprimer vivement, autant que sincèrement, ses souhaits de bonne année, l'eau étant considérée comme un des éléments les plus précieux de la création.

2° — Le *Schuilong Phin* s'étend du commencement de mai à juillet. C'est le temps choisi par les jeunes gens pour leur stage à la pagode.

Cette fête est plus ou moins brillante suivant l'état de fortune des parents, mais revêt toujours un minimum d'apparat considéré comme indispensable. Les gens peu aisés font coïncider l'entrée à la pagode de leur fils avec celle d'un néophyte plus fortuné. Tout le quartier prend part à la fête. Les jeunes gens revêtent un costume historique, copié sur des gravures de légendes, paraissant symboliser l'adieu à leur temps d'enfance, au moment de la puberté. Le traditionnel cortège se forme : musiques, bannières, notables, jeunes filles et femmes suivent, chacune portant un plateau garni d'offrandes ou simplement de fleurs qu'elles déposeront à la pagode. Enfin viennent les héros de la fête. Abrisés sous les parasols d'honneur, montés sur de fringants chevaux superbement caparaçonnés, mais apeurés par les sons criards de la musique et les fortes résonances des tamtams, et retenus de tous côtés par des hommes vigoureux, le garçon lui-même est maintenu sur son coursier qui prend pour la circonstance un pas de parade inhabituel aux petits chevaux. Après avoir passé un moment à la pagode, il est d'usage de visiter aussi les maisons des habitants fortunés où le cortège effectue une halte plus ou moins prolongée. À chacune de ces haltes, les héros de la fête, descendus de cheval, sont portés au milieu de l'assistance avec des précautions infinies. Tandis que la musique joue, les soins les plus minutieux sont prodigués à leur personne et à leur costume. Il est d'usage de contribuer plus ou moins largement aux frais de la cérémonie. L'hôte met son amour-propre à se faire remarquer en versant son obole

dans un des vases d'argent portés par les gens du cortège. Le soir, les familles aisées donnent une fête avec danses et chants. Le lendemain, avec tout le cérémonial de la veille, on accompagne les jeunes gens à la pagode où la prise du froc a lieu solennellement devant tout le public. La transformation du jeune homme en bonzillon se fait après une cérémonie assez minutieuse et lorsque, tête rasée, habillé de la robe jaune, il paraît devant l'assistance, une prière générale est récitée pour terminer la longue cérémonie. Cette cérémonie se répète aussi souvent au cours de cette époque.

[439] 3° *Soundashe*. — Nous arrivons aux trois mois de jeûne prescrits par la religion bouddhiste, correspondant au Préa Vo Sa cambodgien et appelé ici Soundashé. Les prêtres ne peuvent plus voyager. Les unions sont défendues. Le jeûne est obligatoire le 13^e, le 22^e et le 29^e jour de la lunaison. Pendant les deux derniers jours de ce carême et les deux jours suivants, les habitants illuminent leur demeure.

4° Toutinchout. — Nous touchons alors au Toutinchout (Birman où Satanshot (Koula) qui termine le temps du Soundashé.

C'est la fête du 11^e mois qui correspond au Cheuh Prea Vosa cambodgien, fête de la fin de la Saison des pluies.

C'est la fin du carême bouddique ; les bonzes vont pouvoir entreprendre leurs voyages, les jeunes garçons vont quitter le froc et toutes ses obligations pour reprendre la vie laïque, et les unions vont pouvoir se réaliser.

Pendant les deux jours qui ont précédé cette fête et au cours des visites organisées aux pagodes, on promène des masques représentant un animal apocalyptique, ayant une vague ressemblance avec le paon, symbole de la Birmanie. D'infatigables porteurs impriment à l'animal fabuleux des oscillations en cherchant à danser en mesure avec la musique. La foule s'ébaudit tant qu'elle peut et ce spectacle dure tard dans la nuit jusqu'à ce que les danseurs soient rompus de fatigue et que le masque finisse par tomber en loques.

Le soir du 15^e jour du mois, les habitants se rendent à la principale pagode qui est celle du quartier de Bodineo. Les bonzes ont abandonné le sanctuaire. Déjà les offrandes s'amoncellent sur les tables dressées pour les recevoir dans le sanctuaire. Le gong triangulaire est frappé à intervalles réguliers. Chaque quartier arrive séparément, solennellement précédé de la musique. Les notables viennent d'abord, suivis des femmes birmanes portant sur un plateau leur offrande en nature ou simplement des fleurs. Après un arrêt à la pagode la foule fait un repas dans une des salas au son des musiques et le cortège regagne son quartier dans le même cérémonieux cortège. Toute la nuit une brillante illumination se prolonge, la vie ne cesse pas un instant surtout autour de la pagode. À trois heures du matin, le son des grands tamtams birmans que dominent les notes aiguës de la flûte appelle la foule de nouveau à la pagode. À quatre heures, la fête reprend avec une plus grande intensité. La pagode et son décor superbement éclairé par la lune qui continue sa course dans un ciel serein forment un spectacle radieux et grandiose. Au calme de la nature que rehausse la vision du cirque des montagnes dominantes vient s'allier [440] l'impression du défilé majestueux de la foule recueillie qui prend place en silence. Les illuminations se multiplient de tous côtés. On procède alors, lentement, très lentement, à la sortie de la statuette d'un bouddha abrité sous un dais et les bonzes suivent. Le peuple est contenu de chaque côté par une palissade en bambous fabriquée spécialement pour les circonstances. Chacun remet ses dons dans la sébile des religieux et, quand celle-ci est pleine, les bonzillons présentent à l'assistance de grands paniers bientôt remplis : bougies, sucreries, étoffes, chiques de bétel s'y mêlent et s'y engouffrent rapidement. Mais déjà le jour paraît et la fête religieuse se termine, ainsi que le commandent les rites, avant le lever du soleil. Les illuminations dureront deux nuits encore pour terminer complètement cette grande fête.

5° — Ici se placent les fêtes que célèbre chacun des quartiers de la ville : *Soundhaji* (birman), *Somtalong* (Koula). Elles ont lieu :

Au quartier de Bo Labok en août.
À celui de Bo Dineo en septembre et octobre.
À celui de Bo Pahi en novembre.

Ces fêtes consistent en visites rendues à la pagode de chacun des quartiers. On distribue en cette occasion des friandises diverses aux assistants.

6° — Fête annuelle de *Polepsching* (koula) ou de *Nathar Poy* (birman) à Boyakar, village à l'ouest de Phailin. Tous les jeux sont transportés audit village. Cette fête n'est plus célébrée depuis la persistance de la crise minière.

7° — Fête de l'offrande appelée *Deuni Sam* (koula) ou fête du 3^e mois. Elle se déroule en février, et consiste à distribuer diverses friandises entre voisins. Cette distribution est faite par les jeunes filles et les femmes qui se rendent deux par deux chez les familles voisines.

8° — Grande fête annuelle du Poil Doeumsi (koula) ou *Taboun-poy* (birman).

Elle se célèbre au pied de la colline du Prachadey (Phnotn-Ya) où se trouvent transportés les jeux et où ont lieu les danses : elle dure quinze jours. Elle est précédée des processions habituelles décrites plus haut. Par l'époque où elle a lieu (février-mars), c'est la fête qui attire le plus de curieux à Phailin.

En février 1918, au moment de sa célébration, on a inauguré sur la colline dite du Prachadey un monument religieux, pagodon ayant la forme d'un cône haut de 27 m. 00 et large de 16 m. 50 à sa base. Ce pagodon est couronné par un ouvrage en métal doré haut de six mètres, large de 2 m. 50 à sa base que surmonte une flamme en argent doré [441] enchâssée de pierres précieuses, de 45 centimètres de largeur et 25 de hauteur. Ce joyau fait sur place au moyen de lingots d'argent, de vieux bijoux et de pierres précieuses offertes par la population représente une valeur de trois mille piastres environ ¹².

On a pu voir, par ce qui précède, que toutes les fêtes de Phailin revêtent d'abord un caractère religieux pour se terminer par des réjouissances publiques.

Naissance.

La mère reste entourée de ses amies pendant huit jours, puis l'on procède à une réunion intime des parents et des amis. Un mois après la naissance de l'enfant, une fête plus importante est donnée. On verse sur le corps du nouveau-né des bijoux, des métaux précieux et des pierres précieuses. Les personnes âgées sont consultées pour lui donner un nom d'après le jour de sa naissance.

Mariage

¹² La couronne en métal doré a coûté 650 ticaux. Il a été dépensé jusqu'ici 27.000 ticaux pour ce monument qui n'est pas encore terminé ; les travaux ont été commencés en mars 1914. Le globe serti de pierres précieuses qui surmonte la flamme en argent doré pèse un poids de 85 ticaux d'argent. Cette partie de pièce en métal précieux représente à elle seule 1.450 ticaux.

C'est toujours un notable ou un homme ayant une certaine influence qui se rend chez les parents de la jeune fille pour obtenir leur consentement et celui de la jeune fille. Le jour du mariage une fois arrêté, la fiancée fixe le cadeau de noce qui est le plus souvent estimé en poids d'or. Dans le cas contraire le fiancé donne ce qu'il veut. Mais son cadeau doit être remis la veille, ou au plus tard le matin du jour de la cérémonie. Celle-ci a toujours lieu l'après-midi : l'offrande d'un bijou en or est considérée comme le plus certain symbole de bonheur.

Lorsque les invités sont rassemblés chez la fiancée, les futurs époux font séparément leur apparition accompagnés par leurs parents : la promise d'abord, le fiancé ensuite. Tous deux viennent se placer près de l'autel de la demeure, à côté des notables et des invités de marque. Un vieillard va prononcer l'union, car c'est un des privilèges de l'âge chez les Koulas que de consacrer le mariage et de présider au bonheur de [442] la jeunesse. Cette noble mission qui lui revient, le vieillard va la remplir à l'égal d'un sacerdoce.

Il rappelle aux jeunes fiancés qu'ils vont se jurer fidélité devant l'autel de famille témoin des joies et des douleurs de la maison. Puis il lit et commente un verset religieux, guide la récitation de la prière, prononce l'allocution d'usage, les devoirs réciproques de fidélité, d'assistance et d'aide mutuelle des époux, ajoute ses propres conseils, rappelle l'honorabilité respective des deux familles et prononce l'union.

La cérémonie est terminée, mais la coutume exige que la jeune épouse se retire dans sa chambre et que le nouveau marié, sur le point d'en franchir le seuil, s'en voit barrer le chemin par les amies de sa femme à qui il est obligé de distribuer des pièces de monnaie pour obtenir la permission d'arriver jusqu'à sa femme. Ces pièces de monnaie sont conservées par les jeunes filles Koulas comme un fétiche de bonheur pour leur prochaine union.

Enfin, un repas de noce est servi et la fête se déroule tard dans la nuit.

Huit jours après le mariage, l'époux peut amener sa femme dans sa propre maison.

Funérailles

Le mort reste exposé pendant vingt-quatre heures au cours desquelles ses parents reçoivent la visite de tous les amis. Le corps est ensuite embaumé et mis en bière pour être gardé habituellement un ou deux jours pendant que s'effectuent les préparatifs des obsèques. Puis l'aspect de la maison change, une certaine gaieté remplace dans l'assistance la première tristesse, les gens sont là comme à une fête. Quelques heures avant les obsèques, un repas, véritable festin, est donné à tous ceux qui viennent assister aux funérailles. Après qu'un sermon a été prononcé par un bonze, le cercueil est placé sur un chariot tendu d'étoffes claires et de peintures allégoriques ¹³. Les hommes s'attellent d'un côté, les femmes et jeunes filles de l'autre, le chariot devient un objet de lutte et lorsqu'on réussit à le faire avancer à droite et à gauche, de véritables cris de joie sont poussés par le côté vainqueur. Cette joute macabre se renouvelle plusieurs fois jusqu'à ce qu'il ne reste plus à la foule que la force nécessaire pour conduire le défunt à sa dernière demeure, où la famille aidée de pleureuses fait entendre ses derniers adieux.

[443] Les obsèques des riches peuvent ainsi durer trois jours. Le catafalque est abandonné le soir et la cérémonie reprend l'après-midi du lendemain, ainsi que cela s'est produit pour la mère d'un Koula fortuné, morte de vieillesse, et dont la dépouille mortelle, après embaumement, avait été conservée un mois dans la maison de son fils ¹⁴. Rarement on voit les signes extérieurs de la douleur chez les membres de la

¹³ Certaines de ces peintures se rapportent à des scènes de la vie et frisent même l'obscénité.

¹⁴ On peut être assuré que pareil fait ne s'est pas produit depuis que l'Administration française est représentée à Phailin.

famille « Excusez-moi, disait gaiement à l'assistance un Birman qui enterrait sa première femme au moment où le cortège quittait sa maison, je vous devance, car je dois être en tête du cortège ».

Les Koulas ne donnent aucun soin à la sépulture de leurs morts. L'ensevelissement terminé, l'ornementation du chariot funèbre, qui dure ce qu'il peut durer avec les intempéries, marque seul l'emplacement de la tombe. Ils ne se gênent pas pour chercher des saphirs sur le terrain des cimetières qu'ils avaient l'habitude d'avoir à proximité du centre, ce qui contribue encore à rendre Phailin excessivement malsain.

Les Arts ; la musique ; la danse ; les chants ; la peinture ; la sculpture ; monuments ; bijoux et lapidaires.

Il serait surprenant, que ce groupement étranger qui possède un penchant très marqué pour les réjouissances soit dépourvu du sentiment artistique.

Ce sentiment est assez développé chez cette population et se manifeste au cours des fêtes dans l'organisation desquelles elle apporte une compétence indéniable. Outre le nombre des pagodes, le style particulièrement original qu'elles présentent permet de déduire que les ouvriers d'art n'ont pas manqué sur place lors de la grande prospérité du district, mais qu'ils ont regagné leur pays d'origine au moment de la crise minière.

L'ordre, la mesure et un certain goût sont des dispositions naturelles chez le Koula, quoique pour le moment, rien ne puisse exercer un développement sur ces dispositions natives et que l'on soit obligé de constater qu'ils restent plus que jamais, de ce côté, esclaves du passé et de la routine.

[444]

Musique.

Nous distinguerons la musique birmane et la musique shane ou koula.

La première est adoptée plus spécialement pour précéder les cortèges solennels. Tamtams, fifre, flageolet et accordéon, voilà les instruments de l'orchestre.

La musique est entrecoupée de couplets chantés et accompagnés sobrement de gestes de danse. Dans les grandes fêtes religieuses, on se sert de tamtams plus grands frappés avec une cadence lente et accompagnés d'airs de flageolet.

Pour les funérailles, les Koulas emploient le piano circulaire des Siamois ou des Cambodgiens avec les autres instruments déjà cités.

En pratique, le répertoire des artistes est limité. Il se réduit à deux ou trois airs qu'ils cherchent à approprier aux circonstances en les exécutant avec un rythme rapide ou lent. Dans le premier cas, ils s'aident de bâtonnets pour scander et accélérer la mesure.

La mélodie ainsi obtenue est agréable à écouter et ne fatigue pas, malgré la répétition de la phrase musicale. Il est à regretter que les spécimens d'airs soient peu nombreux, à Phailin, car la musique birmane en possède d'assez variés.

La musique shane bat le record de la simplicité. Elle comprend un ou deux tamtams très allongés ouverts d'un côté. C'est à poings qu'on les frappe pour tirer dessous graves à forte résonance. Deux ou trois gongs de même tonalité ainsi que des cymbales mêlent leur vibrations au son sourd des ces instruments géants. Le joueur de tam-tam exécute une danse lente en tournant presque sur place, en relevant et abaissant le bout dégagé pour que sa résonance soit appréciée dans toutes les directions et le plus loin possible. Il met dans l'exécution de ses mouvements l'amour-propre d'un professionnel et la conviction d'un artiste, laissant le soin de faire résonner les gongs à des jeunes gens ou à des enfants qu'il a exercés.

Pour avoir toute liberté de ses mouvements, il serre son putso autour des reins et se trouve très fier de faire admirer à la foule la souplesse de son corps, la plasticité de ses gestes et son épiderme lézardée de tatouages serrés aux signes cabalistiques.

Bientôt, il lit l'admiration dans les yeux des assistants, il s'excite à son jeu et quand il s'arrête net dans une pose de défi, après un dernier coup, la foule ivre de joie, sur qui cette musique simple exerce une excitation diabolique, acclame dans un long gémissement admiratif.

[445] C'est aussi de cette sobre et simple musique que s'accompagne la danse si originale du sabre.

Muni de sabres koulas à la lame tranchante et légèrement recourbée, le danseur exécute une série de mouvements rapides, de sauts en hauteur et pirouette d'une façon vertigineuse sur place. Faisant tourner le sabre sur sa tête et sous ses jambes, il s'entoure d'un éclair d'acier avec une maestria admirable. On devine qu'il doit rapidement se fatiguer à ce jeu. Quelquefois, deux danseurs se font vis-à-vis et mêlent leurs mouvements. C'est là un véritable régal pour les yeux mais qui n'est pas sans présenter de danger pour la foule : qu'un sabre glisse des mains ou qu'une lame se détache, plus d'un accident serait à déplorer car chacun cherchant à mieux voir se trouve fasciné par le jeu et s'approche instinctivement des danseurs. Aussi les Koulas n'usent-ils que modérément de cette exhibition.

Danses.

Il n'existe pas de danseuses birmanes à Phailin. Tout au plus apprend-on à quelques rares fillettes à exécuter des mouvements rythmés qu'elles répètent dans les fêtes privées.

Les jeunes gens exécutent dans les grandes fêtes, pour manifester leur joie le long des cortèges, des gestes peu variés. L'ensemble est d'un effet assez agréable.

La musique et le théâtre siamois sont très goûtés des Koulas et les troupes de Bangkok et de Chantaboun ne manquent pas de venir à Phailin lors de certaines fêtes.

Chants.

Des mélopées où il est question de passion, d'amour, de tristesse sont débitées en guise d'intermède pendant les fêtes par les jeunes gens devant les groupes de femmes qui prennent goût à l'expression de ces sentiments.

Peinture et sculpture.

Elles consistent surtout en tableaux d'ornementation religieuse. On remarque une certaine réussite dans la ressemblance entre les modèles et les portraits peints sur des panneaux en toile. Les règles de perspective [446] font le plus souvent défaut. La caricature et le genre burlesque paraissent attirer ceux qui manient le pinceau.

La sculpture est uniquement représentée par des bas-reliefs de monuments religieux.

Monuments.

Les pagodes, principalement celles datant de l'époque du rendement intensif des mines, dont quelques-unes, désertes actuellement mais non pas abandonnées, sont une

preuve du goût des Koulas pour le confort et même pour le grandiose quand il s'agit de monuments religieux.

Par son cachet particulier et son unité de style, la pagode de Boyakar mérite d'être signalée. Les habitations s'enjolivent de dentelures en bois ou en tôle de zinc placées sur la crête et les corniches des constructions.

Bijoutiers et lapidaires.

Les bijoux reproduisent des modèles birmans et siamois. Ces derniers, fortement influencés par le style de réclame des catalogues anglais, sont exécutés par des Chinois de Bangkok, dont le travail manque parfois d'unité et d'ensemble.

Peu de bijoux sont faits à Phailin actuellement et les modèles de style birman pur y deviennent rares.

Ils sont prêtés ou même loués à l'occasion des fêtes, car la femme birmane n'entend pas être privée de parure.

Les détenteurs des objets en métaux précieux ont une tendance à s'en défaire pour se procurer des ressources leur permettant de satisfaire aux habitudes d'aisance prises au cours des années de prospérité et les artisans sont devenus, par la force des choses, des marchands de saphirs comme la généralité des gens. La rareté des métaux précieux n'est pas un empêchement à l'exercice de leur profession. Ceux qui étaient attachés véritablement à leur métier sont allés s'installer à Battambang dans l'espoir d'une clientèle plus régulière, mais il est à craindre que leur art ne s'écarte rapidement de la tradition birmane au contact des modèles de la bijouterie cambodgienne.

Quand Phailin sera rattaché au réseau économique qui sillonne le Cambodge et qu'il sera permis de tableur sur sa contribution à l'essor économique du pays, ses saphirs qui enrichissent les négociants de Chantaboun et de Bangkok devront alimenter l'industrie bijoutière de [447] Phnom-Penh. Les lapidaires deviennent nombreux dans le centre du district et se rendent à Battambang et à Phnom-Penh pour écouler le produit de leur travail. D'ailleurs l'organisation des Beaux-Arts de la Capitale pourrait dès maintenant envisager le parti à tirer des saphirs du district. Ce dernier contribuerait ainsi à la réputation que l'art khmer est digne d'acquérir en Extrême-Orient.

Suite et fin
(*Revue indochinoise*, 1^{er} juillet 1920)

[27]

« On admet comme un axiome que les peuples d'Orient sont affamés de justice. Quiconque leur apporte ce souverain bien est sûr de s'en faire accueillir ».
Chailley.

Passé. — Actualité. — Avenir politique et administratif.

En raison d'une situation toute particulière, le district minier de Phailin jouissait en 1915 d'un régime spécial qu'on avait estimé devoir laisser subsister malgré le traité franco-siamois du 23 mars 1907 et dont nous croyons utile de retracer les principales particularités.

Depuis que l'attention de la cour de Bangkok avait été appelée sur la richesse et le rendement des gisements de saphirs, elle avait affermé ces mines, et au moment de la rétrocession des anciennes provinces cambodgiennes dont elles faisaient partie, leur exploitation était le monopole d'une société anglaise qui, elle-même, sous-louait ses droits à un Birman nommé Maung Soy.

Lorsque l'autorité du gouvernement français fût substituée à celle du Siam, la « Siam Forest », jugeant de son intérêt d'abandonner ses [28] droits, désignait à l'attention des représentants français comme possédant les garanties désirables pour exercer les fonctions de fermier, son ancien sous-fermier.

Originaire de la haute Birmanie, Maung Soy était établi à Phailin depuis une trentaine d'années. Les Birmans le considéraient comme le successeur de ceux qui les avaient conduits vers une destinée si favorable.

L'autorité de leur chef, qui se trouvait déjà rehaussé du prestige de la fortune, se voyait confirmée par ce nouveau choix.

Bientôt, en 1909, à la suite de doléances du fermier, l'Administration faisait procéder à une enquête qui eut pour résultat, grâce à l'appui qu'il continuait à trouver auprès des représentants britanniques, de donner plus d'assise et de relief aux pouvoirs de ce fermier, en l'investissant du titre politique de « chef des Birmans ». Ainsi « on réunissait de la sorte dans les mêmes mains, les pouvoirs du chef des Birmans et toute l'autorité administrative que confère un pareil titre avec les pouvoirs que le fermier délégué tenait de la Société concessionnaire » (Rapport du 1^{er} octobre 1911 de M. Richomme, administrateur adjoint du territoire de Battambang).

À la veille de l'expiration de son contrat qui s'échelonnait de 1910 à 1915, malgré la baisse incessante du marché des pierres précieuses causée par le déchaînement du conflit européen, le fermier n'en sollicitait pas moins le renouvellement pour une période de dix ans. Ses intérêts très considérables, étaient mis en relief dans les lignes suivantes :

« Indépendamment des ressources qu'il en tire, le monopole dont jouit le concessionnaire lui assure une influence considérable dans le district de Phailin et lui a permis de se constituer une nombreuse clientèle, entièrement dévouée à ses intérêts. C'est là un avantage inappréciable auquel il tient certainement autant qu'à l'avantage matériel qu'il retire de son contrat » (Rapport de M. le résident supérieur Baudoin à M. le gouverneur général).

Les attributions du « Néai Phasi » (fermier général) s'étaient en effet considérablement amplifiées dans l'esprit de la population de la région. Ses

coreligionnaires eux-mêmes lui attribuaient de titre de Phyataga (seigneur). Enfin, la légende n'était pas restée inactive à son sujet, la renommée l'avait paré d'une auréole de splendeur et le faisait vivre au milieu d'un faste oriental.

La réalité était tout autrement sérieuse dans sa simplicité.

Ayant longuement été au service d'une Compagnie anglaise, Maung Soy, protégé anglais, se croyait plusieurs titres à la protection effective [29] des représentants britanniques et avait fini par acquérir un certain rang politique qui lui permettait de traiter d'égal à égal avec les autorités françaises chargées de lui notifier les décisions de l'Administration.

« Favorisé par la distance qui le sépare de Battambang, enorgueilli par sa situation de fortune et par le nombre déjà considérable de Birmans qu'il tient sous sa coupe et sous sa dépendance directe, encouragé aussi par les égards avec lesquels il a été traité jusqu'à ce jour, Maung Soy qui n'aurait dû être considéré dans le territoire de Battambang que comme le chef d'une congrégation étrangère, est actuellement maître absolu du district du Phailin ». (Rapport du commissaire délégué de Battambang du 14 avril 1914).

Sa présence était nécessaire aux fêtes. Son habitation simple mais confortable où il donnait ses audiences à sa clientèle, sa grande aisance plutôt qu'une richesse fabuleuse, l'attitude de respect et de crainte que les gens avaient en l'approchant entretenaient son prestige à un haut diapason. Sa protection était appréciée à l'égal d'un bienfait : au besoin, l'ex-fermier était disposé à prouver qu'il pouvait agir en maître et s'il assurait l'ordre de District, c'était un peu trop à son profit.

Telle était l'autorité que l'Administration s'était donnée à tâche de remplacer au moment où la population du District voyait ses ressources diminuer par suite de la crise minière.

Pour ne pas récolter seulement les débris épars de cette autorité dont se contentaient les Birmans, notre substitution devait se faire insensiblement.

La situation ne se présentait pas sans de nombreux aléa, mais certains facteurs pouvaient être employés à la solution normale de ce problème politique.

L'immigration des Birmans n'avait eu qu'une époque et s'était rapidement tarie. Les Laotiens du Siam qui apportaient la réelle main-d'œuvre avaient ensuite afflué dans le district, puis avaient émigré de nouveau par suite de la dépréciation du marché des pierres précieuses. L'élément chinois avait alors fait son apparition très timidement. Mais les « Fils du Ciel » furent entourés de dédain de la part des Birmans. Quant à Maung Soy, il les considérait en gens taillables à merci et comme des victimes toutes désignées pour supporter largement ses actes d'autorité.

Tandis qu'il ne ménageait pas les décisions vexantes à l'égard des Célestes, le fermier général s'attirait maladroitement l'antipathie d'un certain nombre de ses coreligionnaires, d'origine ethnique différente, [30] Birmans purs qui avaient formé, à la suite de ses décisions malveillantes, un noyau politique destiné à le tenir sourdement en échec. Ces éléments nous permettaient de préparer une intervention qui allait devenir obligatoirement efficace par l'application du droit commun.

Les premières atteintes à l'autorité de fermier s'étaient déjà fait sentir. Cette autorité se désagrégait méthodiquement. Un lent travail de détachement s'accomplissait, tandis que le Néai Phasi continuait à opposer la force d'inertie à remplir les obligations d'un contrat dont il avait sollicité la signature, se berçant de cette idée folle que le protectorat ne saurait se passer de ses services. Il fût bientôt amené par la fausse situation qu'il s'était créée à solliciter cette fois la résiliation de son contrat et à déposer ses attributions de chef de Birmans. On ne saurait dire ce qui lui coûtait le plus.

Tout en mettant en mouvement ces divers facteurs qui travaillaient pour notre cause et pour la déchéance du fermier, l'Administration s'était comportée avec modération en maintenant les réclamants dans une juste mesure, en rassurant par des preuves de

bienveillance tangibles la population contre les craintes qui lui avaient été suggérées et en conservant à l'ex-fermier général des marques de considération suffisante.

[31]
ORGANISATION ADMINISTRATIVE

Adaptons et non pas transportons...
Ne copions pas, adaptons.
CHAILLEY

L'organisation administrative suivante a fait place au régime politique ci-dessus.
Le district minier de Phailin, augmenté du Srok (canton) de Bar-Thbaung, forme une délégation administrative placée sous le contrôle du résident de France à Battambang.

Le délégué de Phailin est secondé pour l'administration cambodgienne par un chaufoisrok (chef de canton) qu'assistent un balat srok, un Yosbebat srok et des smiens (secrétaires d'administration indigène).

Le srok de Bar-Thbaung se divise en dix communes ou khums de :

Tvéa Arnpil.
Sréh Antéak.
Takot.
Takrey.
Kdol.
Kompongley.
Komrieng.
Phnom-Damrey.
Bo Dineo.
Bo Cha.

organisées d'après l'ordonnance royale du 5 juin 1908.

Birmans et Koulas.

La population du district minier proprement dite est groupée en une congrégation ayant à sa tête un chef et un sous-chef élus et dont les attributions sont essentiellement limitées à servir d'intermédiaires entre l'Administration et leurs coreligionnaires.

La population birmane se répartie en 10 villages :

Bo Banyar.
Bo Dineo ¹⁵.
[32]
Bo Pahir.
Bo Laphok.
Bo Yakar.
Bo Seng deng.
Bo Tang-Sou.
Bo Hoykhinen.

conservant leurs Komnans ou chefs assistés de Phuyays (adjoints), tous choisis par la population de leur village. Les Komnans détiennent par tradition une autorité effective car chaque agglomération cherche à se différencier des autres.

¹⁵ Phailin est désigné quelquefois par le principal village de Bodineo.

Le centre de Phailin est formé par la réunion de trois villages : Bo-Dineo, Bo-Balut, Bo Laphok et de leurs ramifications (Loykeou, Khlong-Khang, nam Bar-Leo).

Émigration et avenir des divers groupements ethniques.

Les groupements ethniques pouvant être pris en considération sont les Cambodgiens, les Birmans et les Chinois. Il existe bien quelques Annamites venus de Chantaboun, descendants d'exilés provenant du Tonkin à la suite de la révolte des Taysons, ainsi que quelques Hindous et Afghans, mais leur nombre est négligeable. Celui des Chinois a une tendance à augmenter et, comme les besoins des Koulas sont sensiblement restés les mêmes malgré la crise minière et que le centre de Phailin exerce un attrait sur l'esprit des populations environnantes, le commerce leur rapporte des bénéfices appréciables. Mais il serait désirable que cette émigration ne se produise pas d'une façon disproportionnée avec les autres éléments ; d'ailleurs, il est à présumer que d'elle-même, elle se maintiendra dans des limites raisonnables, le Chinois ayant intérêt à rester la minorité dans une région telle que Phailin, s'il veut vivre largement : la vente des saphirs, production principale, n'étant pas dans ces aptitudes, il ne peut être appelé qu'à pratiquer l'importation.

Ici, il est le maître du commerce. Il règle les convois de marchandises suivant les besoins des habitants et, surtout, au mieux de ses intérêts.

Si l'activité minière reprenait une certaine intensité par la suite, nul doute qu'un certain nombre de Birmans et de Shans connaissant déjà la région ne soient attirés à nouveau vers le district. Devra-t-il alors en résulter quelques difficultés ? Il semble, au contraire, que cette immigration devrait être encouragée dans l'intérêt des affaires.

[33] En principe, le vrai Birman est loin d'être un élément contribuant activement à la mise en valeur et semblerait jouer le rôle d'un parasite profitant d'une richesse de sous-sol qu'il exploite au détriment des habitants du pays. Seule une grande richesse de gisement a pu attirer une colonie aussi importante de Birmans. Ces derniers, à la suite de l'aisance obtenue, se sont transformés en intermédiaires nécessaires pour la mise en valeur. Le Birman, du moins le Shan, restera encore pour quelque temps cet intermédiaire. Nous avons donc intérêt à conserver des gens de cette race, d'ailleurs, très attachés au pays. C'est le résultat recherché de l'Administration, par les mesures de justice et de bienveillance.

La découverte de nouveaux gisements, que rien ne fait du reste prévoir, pourrait attirer de nombreux Birmans ; faute de quoi, les descendants des premiers venus, tout en continuant à conserver leurs coutumes, formeront de plus en plus un noyau n'ayant rien de commun avec les habitants de Birmanie par suite d'un mélange de races déjà fortement avancé ; dans le cas contraire, cette colonie Shane serait appelée à s'éteindre et à disparaître.

Si le district a pu exercer une certaine attraction pour les Siamois, il n'est plus que rarement fréquenté par nos voisins.

Battambang-Phailin 83 km. 200 ; Phailin-Chantaboun 90 km. 000 (environ).

STATISTIQUE des inscrits du district minier et Srok Battambang.

	INSCRITS	SOMMES
Cambodgiens	735	4.116 \$00

Koulas	482	2.699 \$ 00
Chinois	39	660 \$ 00
Total	1.256	7.175 \$ 60

Population du district	4.437
Population du Srok de Barthbaung	3.773
Total général	8.720

Phailin, qui se trouve situé approximativement à égale distance de Battambang et de Chantaboun, sera rapidement transformé dès [34] l'ouverture de la voie nouvelle qui le reliera au beau réseau cambodgien. Annamites et Chinois résidant au Cambodge seront attirés dans la région et deviendront un facteur précieux, tant pour le drainage de produits indochinois que pour la transformation des éléments étrangers qui forment actuellement la majeure partie de nos administrés du district.

Mais nous ne saurions pour cela nous désintéresser complètement de l'organisation communale des Koulas. En la ramenant insensiblement à celle de la commune khmère dont elle n'est pas complètement différente, cette administration serait un moyen efficace pour mêler ces deux groupements ethniques, en principe si différents.

LA MISE EN VALEUR

Les Mines : leur exploitation, méthode employée, législation, étude des diverses méthodes de législation, réglementation actuelle ¹⁶.

La découverte et l'exploitation des mines de saphirs avaient été les seules causes de richesse de la région de Phailin et le régime qui devait intervenir à la suite de la suppression de l'affermage général se présentait pour nous comme un moyen de résoudre la situation au double point de vue politique et économique. Son but devait tendre à s'attacher cette colonie birmane, tout en tenant compte de l'état des ressources actuelles du pays et lui préparer un avenir digne de son passé.

L'idée d'une exploitation européenne conduite suivant des règles scientifiques se trouvait écartée par suite des difficultés de contrôle qu'avait rencontré elle-même le « Siam Forest Cie Ltd ».

L'affermage séparée de la ferme de l'exploitation minière, en simplifiant la question des responsabilités fiscales, n'aurait pas malheureusement apporté un grand changement dans les conditions d'existence du district. Malgré le contrôle que l'administration pouvait exercer sur ses actes, le fermier des mines, grâce aux obligations dont les habitants pouvaient lui être redevables, se serait transformé en une autorité assez prépondérante du pays.

[35] Le régime dit des « **claims** » adjugés ou concédés, mis en face des conditions politiques et économiques, rencontrait quelques difficultés.

À la veille de la résiliation d'un contrat aussi important, les adjudicataires ou les concessionnaires auraient eu de nombreuses craintes à présenter leurs offres.

¹⁶ Nous n'avons pas la prétention de traiter ici une question purement technique mais d'exposer la législation minière actuellement applicable, de donner un aperçu des méthodes employées et de tout ce qui peut intéresser l'avenir de l'exploitation.

La délivrance de permis aux particuliers par l'Administration présentait l'avantage de faire saisir à l'esprit des Birmans la substitution immédiate de notre autorité à celle très personnelle d'un ancien chef, et notre action, en touchant chacun d'eux en particulier dans ses moyens d'existence, nous assurait une mainmise rapide sur la population.

Économiquement, cette mesure aurait la souveraine utilité sinon de laisser reprendre à une région, sous un régime similaire, un degré de prospérité que tous lui ont connue, du moins d'aider à son évolution en pleine crise.

Le rendement des gisements miniers avait considérablement déchu depuis l'époque légendaire où les compagnons du chasseur Shan n'avaient qu'à se baisser pour cueillir les précieux saphirs. Une richesse aussi extraordinaire que fabuleuse, les autres ressources du pays étant nulles, expliquerait à elle seule l'installation d'une colonie étrangère aussi importante, gardant jalousement toutes ses traditions tout en restant attachée à une région qu'elle a mise en valeur.

Si tous les habitants ne se livrent pas à la recherche de la brillante gemme, tout s'occupe peu ou prou à la négocier à l'occasion. Le sol du pays présente d'innombrables excavations qui rendent les excursions périlleuses. C'est sans méthode que les fouilles sont pratiquées et tout a été laissé au gré de la fantaisie des prospecteurs. L'enclos des maisons, les jardins, le terrain des pagodes ont subi des fouilles plus ou moins définitives : l'humidité constante du plateau, entretenue par des saisons de pluies interminables et l'eau courante des canaux de lavage, donne une grande fertilité au sol, fertilité dont les habitants sont loin de tirer parti, la fièvre du saphir les accaparant entièrement.

Ils se livrent à ce travail par petits groupes. Les femmes ne sont pas les moins actives pour reconnaître à l'état brut, les joyaux de leur parure.

Munis de petites pelles, de paniers ronds et plats, de tamis et d'une brouette, ils se rendent aux endroits préférés de leurs recherches, vers huit heures du matin.

Les premières opérations éliminent la terre et les sables. On réduit le plus possible sur place la masse à trier et le résidu est emporté pour être examiné grain par grain. Après de longues heures de patience, on forme des tas de saphirs d'après la grosseur et la [36] teinte. Certaines pierres sont réduites par la tenaille ou le ciseau, en vue de leur présentation au lapidaire. L'unité de poids est, pour les grosses opérations, le *tollah*, égal à 56 carats (poids d'une roupie), adopté sur le marché de l'Inde et du Siam, tandis que les pierres de valeur sont estimées séparément en carats.

Plus particulièrement, il est curieux de voir après une forte ondée, les gens examinant la surface du sol abondamment lavé, se livrant à des découvertes plus fortuites mais ces divers moyens donnent des résultats minimes.

La méthode décrite ci-dessous permet d'escompter un rendement important.

« La méthode appliquée est fort simple. Lorsque l'ouverture d'un puits a fait connaître la présence de saphirs, l'on pratique une tranchée où l'on établit, grâce à la déclivité du sol, un courant d'eau ; l'on abat ensuite à la pelle de part et d'autre du canal la boue lavée par le courant, on fait de même pour la couche gemmifère. Le gravier qui reste au fond du canal est recueilli, à la main, dans des corbeilles, où il est soumis sur place à un lavage permettant d'apercevoir et de retirer les saphirs ; ce dernier travail est généralement effectué par des femmes »¹⁷.

Les prospecteurs et les négociants en saphirs dont se compose toute la population de cette colonie d'origine Shane conservent un culte véritable pour leurs coutumes qui les différencient d'une façon si originale du reste des populations au milieu desquelles ils vivent. Le statut minier qui a été établi par les premiers Shans installés dans la contrée est formé d'un ensemble d'usages consentis entre eux, ayant acquis force de loi. Ce statut, légué en héritage depuis la constitution du district, fait partie de l'ensemble des

¹⁷ Note sur l'exploitation des pierres précieuses (saphirs et rubis) dans la région de Phailin, de M. l'ingénieur Lochard, chef de service des Mines, 9 janvier 1915).

libertés locales qu'ils nous ont demandé de respecter. Les règles simples devant lesquels eux et leurs devanciers se sont inclinés procèdent et s'inspirent d'un esprit d'entente que chacun cherche à montrer dans l'intérêt de la communauté. Ces règles ne sont donc pas l'œuvre personnelle d'un fermier général ; elles ont été jalousement appliquées par tous ceux qui se sont succédé dans cette charge. Tout nous permet de conclure que leur application a satisfait ces populations ainsi qu'il résulte des témoignages recueillis à ce sujet.

[37] L'idée bien tentante d'établir des périmètres réservés échapperait aux Birmans et semblerait jouer un double emploi avec la perception d'une taxe uniforme sur tous les prospecteurs. Car si le droit versé permet d'exercer des recherches dans tout le district (sauf dans les propriétés privées), réserver des périmètres, c'est diminuer en fait l'étendue du droit acquis par eux. Il arriverait que les propriétaires de ces périmètres s'empresseraient de faire payer un nouveau droit à leur tour et joueraient aux yeux de la population le rôle de « petits fermiers ».

Limiter des périmètres serait une chose assez difficile dans un pays montagneux. En outre, il faut absolument retenir que les parties du terrain où s'exercent les recherches, et où elles s'exerceront pour longtemps encore (étant donné l'exode des coolies laotiens qui s'est produit depuis la baisse du marché) sont les abords directs du centre et des autres agglomérations. Les Birmans, depuis quarante ans, n'ont guère étendu la zone des recherches, et l'extension des recherches promettrait-elle d'être fructueuse, cet effort coûterait trop à cause du débroussaillage à entreprendre et des vies à sacrifier pour un résultat tout à fait problématique.

Enfin, il n'existe pas d'exploitation atteignant un hectare. Ce droit de réserve amènerait l'accaparement des endroits reconnus riches : ce serait, sans le vouloir, inaugurer un système d'abus.

Aucun droit n'était perçu par le fermier sur les pierres précieuses trouvées. Seuls, des permis de recherches étaient délivrés annuellement d'après le tarif suivant :

Célibataire	3 ticaux (1 \$ 80)
Ménages	5 ticaux (3 \$ 00)

Il était imposé indistinctement à tous, aux négociants en saphirs, aux prospecteurs, aux hommes de peine. Les Asiatiques étrangers qui furent attirés assez nombreux dans ces derniers temps, marchands chinois et indiens, Afghans, importateurs d'étoffes, ne faisaient pas exception à la règle, bien que leurs occupations fussent complètement étrangères à l'exploitation des richesses minières. Seule la faveur du fermier pouvait en faire dispenser : c'était là l'impôt minier établi par la coutume.

Il existe aussi cependant un droit « ad valorem » mais il convient, pour la clarté de la question, d'exposer tout d'abord l'importance des canaux de lavage qui sont au nombre d'une quarantaine appartenant aux prospecteurs aisés. Excepté aux abords des torrents limitant le plateau à l'Est et sur la rivière de Bayakar, le lavage des sables est [38] une opération difficile. Aussi le pays est-il sillonné de ces canaux qui apportent au moyen de nombreuses ramifications l'eau à pied d'œuvre.

Un prospecteur obtient-il de se servir d'un canal, il doit d'après la coutume minière verser le quart de la valeur des pierres trouvées au propriétaire. Ce droit représenté la « valeur de l'eau » employée et non une taxe de fermage. Il est obligatoire et a été établi pour éviter les contestations possibles entre parties ¹⁸. Dans l'état actuel des choses, l'institution d'un droit *ad valorem* perçu par l'Administration deviendrait rapidement impopulaire s'il ne l'était déjà dès son institution et fut-il uniquement appliqué, il ouvrirait la voie à des abus et serait d'une pratique difficile.

¹⁸ 5/8 si le prospecteur est autorisé à faire usage du canal et d'un terrain appartenant au même propriétaire.

La partialité d'un expert indigène ne serait que trop à redouter et, en pratique, il faudrait faire intervenir le poids, la qualité, la grosseur, l'espèce et tenir compte des cours. Devant cette multiplicité de facteurs, les meilleurs connaisseurs hésitent souvent à se prononcer. Cette opération serait une perte de temps perpétuelle étant donné la lenteur obligatoire observée dans ces sortes d'opérations au cours des négociations habituelles et cette lenteur serait, elle-même, des plus préjudiciables aux intérêts de l'Administration.

Quant à recueillir des déclarations exactes sur les pierres trouvées, ou exportées, c'est une chose aussi, sinon plus difficile.

On demandera alors de quelle façon le propriétaire d'un canal peut s'y prendre pour n'être pas frustré sur la qualité et la quantité des pierres trouvées.

Tout d'abord, disons que c'est l'acheteur qui fait la déclaration, et c'est le vendeur qui paie le droit.

Enfin, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'un groupement ethnique homogène, d'une colonie dont tous les habitants se connaissent plus ou moins, se soutiennent et ont mutuellement des obligations.

En pratique, l'homme de peine qui loue ses services ne travaille jamais seul, et avant qu'une pierre de prix reçoive une estimation, elle subit de nombreuses manipulations, elle est connue des intéressés.

D'ailleurs, l'employé, généralement un Laotien-Siamois, à intérêt à la porter au propriétaire pour toucher sur le champ sa quote part. En remportant à Chantaboun, il risque d'être déçu sur la valeur et les [39] frais du voyage absorberaient en partie le montant de la vente. Il ne pourrait plus revenir sur place pour louer ses services ou faire des recherches pour son compte.

Cette surveillance et ce contrôle se passent comme si rien n'était entre les intéressés, ce qui ne veut pas dire que toute trouvaille et toute sortie serait connue de l'Administration. Cependant, l'application d'un droit *ad valorem* serait à envisager si les Koulas, à l'achèvement de la route de Battambang et malgré les facilités des communications qui leur sont créées au Cambodge, persistaient à rester les fournisseurs exclusifs du marché de Bangkok. Mais gens d'affaire, ils s'adresseront au mieux de leurs intérêts. Les maisons françaises se chargeront de leurs envois. Certains d'entre eux affirment que le chiffre des affaires actuelles avec le marché de Paris est égal sinon supérieur à celui de Londres.

L'important surtout serait d'arriver à ramener à Phailin la main-d'œuvre nécessaire qui, anciennement, se recrutait sur le versant siamois, parmi les Laotiens.

Les Koulas ne se reconnaissent pas le droit exclusif de rechercher les gemmes de la région. Mais pour le moment, ils sont les intermédiaires indispensables de la vente des saphirs. Telles étaient les arguments qui militaient en faveur du maintien aussi intégral que possible, mais en les ratifiant, des coutumes minières de la région.

Voici les actes réglementaires auxquels elles ont donné lieu :

Le 23 février 1917 intervenait un arrêté du gouverneur général suspendant la faculté d'acquiescer, à la priorité de la déclaration, des droits exclusifs de recherches minières dans la région de Phailin, rapportant l'arrêté du 10 août 1912 réservant à l'adjudication cette région minière.

Le décret du 7 novembre 1917, promulgué le 27 janvier 1918, distrait la région de Phailin du régime minier appliqué en Indochine par celui du 26 janvier 1912. L'article 2 établissait que « les recherches et l'exploitation des mines sur ce territoire seraient soumises aux règles et aux redevances fiscales fixées par des arrêtés du gouverneur général en commission permanente du conseil de gouvernement, sur la proposition du chef d'administration locale et après avis du chef du service des mines ».

L'arrêté du gouverneur général du 20 février 1918 fixe le montant des taxes à 2 \$ 00 par famille et établit diverses dispositions concernant les litiges entre prospecteurs.

Telles sont les grandes lignes des règles pratiques mises en vigueur par ces diverses décisions s'inspirant des motifs d'ordre public prévus [40] à l'article 84 du décret du 46 janvier 1914 sur le régime des mines en Indochine et répondant exactement à la situation actuelle du district.

Voici les trois actes qui en règlent l'application :

Arrêté du gouverneur général en date du 23 février 1917.

Art. 1^{er}. — La faculté d'acquiescer à la priorité de la déclaration des droits exclusifs de recherches minières est suspendue dans la région dite de Phailin, située dans le territoire de Battambang et limitée par la frontière du Siam, le parallèle de quatorze grades quarante centigrades (14 G. 40) et le méridien de cent onze grades soixante centigrades (111 G. 60).

Art. 2. — Est rapporté l'arrêté du 10 août 1914 réservant à l'adjudication la région minière de Phailin.

Décret.

Art. 1^{er}. — La région dite de Phailin, située dans le territoire de Battambang et limitée par la frontière du Siam, le parallèle de quatorze grades quarante centigrades et le méridien de cent onze grades soixante centigrades est distraite du régime minier instauré en Indochine par le décret du 26 janvier 1914 et les décrets subséquents.

Art. 2. — Les recherches et l'exploitation des mines entreprises sur ce territoire seront soumises aux règles et aux redevances fiscales fixées par des arrêtés du gouverneur général en commission permanente du conseil de gouvernement sur la proposition du chef d'administration locale et après avis du chef du service des mines.

Art. 3. — Les contraventions aux arrêtés du gouverneur général et aux décisions du chef d'administration locale rendus pour l'exécution du présent décret seront constatées par des procès-verbaux et punies d'une amende de 3 à 50 piastres et d'un emprisonnement de 6 jours à 1 mois ou de l'une de ces peines seulement.

Arrêté du gouverneur général en date du 20 février 1918.

Art. 1^{er}. — Aucune recherche ou exploitation de mines ne peut être entreprise dans la région de Phailin, définie par le décret du 7 novembre 1917, sans une autorisation accordée par l'administration.

Art. 2. — Les demandes d'autorisation de travail sont adressées au délégué administratif de Phailin qui statue sur la suite à y réserver.

[41] Ces demandes doivent contenir tous renseignements utiles sur l'identité des intéressés et l'engagement exprès de ceux-ci de se soumettre à l'arbitrage du délégué de Phailin dans les conditions indiquées à l'article 6 ci-après.

Art. 3. — L'autorisation est valable pour l'année en cours jusqu'au 31 décembre inclus, quelle que soit la date à laquelle elle est délivrée.

Elle est personnelle et ne peut être cédée sans l'autorisation du délégué.

L'exercice de cette autorisation se fait selon les usages consacrés par la coutume.

Art. 4. — La délivrance de l'autorisation donne lieu au paiement d'un droit fixe de 2 \$ 00, si le demandeur déclare se livrer seul à l'exploitation des gisements miniers, et de 3 \$ 00 s'il déclare vouloir se faire assister dans son travail de sa femme et de ses enfants mineurs.

Art. 5. — Les sommes réalisées par la délivrance de ces permis seront incorporées au budget général sous la rubrique « Redevance minière », article 3, paragraphe 5.

Art. 6. — En cas de difficultés ou de différend entre exploitants, le litige sera porté devant le délégué administratif qui prononcera une sentence arbitrale après avoir pris l'avis de deux notables désignés par le résident de Battambang. La sentence sera susceptible d'appel devant le résident de Battambang.

*
* *

À titre d'indication suivent quelques tableaux permettant d'avoir des données sur l'ancien rendement des mines et sur la réduction des ventes actuelles dues principalement à la crise du marché mondial et faisant également ressortir la décroissance de la population par suite de l'émigration laotienne.

Transaction des saphirs
Pendant la période 1911-1912
dans le centre de Phailin (Quartier de Bodineo).

Tableau

		TICAOX	COMMISSION DE 5/8 ‰	
Mois d'avril	1911	23022 ticaux	212 ticaux 15 annas	
» de mai	1911	26939 —	170	— 5 —
» juin	1911	31404 —	199	— 5 —
» juillet	1911	19624 —	125	— 1 —
» août	1911	14465 —	91	— 0 —
» septembre	1911	18769 —	115	— 0 —
» octobre	1911	19936 —	123	— 9 —
» novembre	1911	25147 —	160	— 0 —
» décembre	1911	9841 —	62	— 0 —
		199147 ticaux	1297 ticaux 15 annas	
Mois de janvier	1912	7672 —	48	— 15 —
» février	1912	13253 —	83	— 5 —
» mars	1912	11402 —	70	— 13 —
» avril	1912	13431 —	81	— 8 —
» mai	1912	41909 —	212	— 11 —
» juin	1912	10060 —	62	— 14 —
» juillet	1912	10860 —	67	— 14 —
» août	1912	3940 —	28	— 8 —
» septembre	1912	12170 —	75	— 9 —
» octobre	1912	28630 —	180	— 12 —
» novembre	1912	14015 —	90	— 6 —
» décembre	1912	14615 —	92	— 4 —
Totaux		151957 ticaux	1088 ticaux	
Totaux année 1911		199147 —	1257 —	
Totaux Généraux		351104 ticaux	2345 ticaux	

Valeur des pierres (Saphirs) négociés dans le centre de Phailin pendant les deux premiers trimestres des années 1913 à 1916 inclus.

1913 1 ^{er} trimestre	250.000 ticaux
1913 2 ^e trimestre	250.000 ticaux
1914 1 ^{er} trimestre	150.000 ticaux
1914 2 ^e trimestre	100.000 ticaux
1915 1 ^{er} trimestre	5.000 ticaux
1915 2 ^e trimestre	4.500 ticaux
1916 1 ^{er} trimestre	4.000 ticaux
1916 2 ^e trimestre	1.500 ticaux

Transactions des saphirs vendus séparément (mai 1916 à avril 1918).

Tableau

	POIDS EN CARATS	TICHAUX
Mois de Mai 1916.	72	762
— Juin 1916.	220	2136
— Juillet 1916.	298	3210
— Août 1916.	327	3574
— Septembre 1916.	332 1/2	5882
— Octobre 1916.	242	3198
— Novembre 1916.	164 1/2	2255
— Décembre 1916.	853 1/2	9668
— Janvier 1917.	339 1/2	2876
— Février 1917.	266	3359
— Mars 1917.	189	1568
— Avril 1917.	157 1/2	2365
— Mai 1917.	227 1/2	1648
— Juin 1917.	329 1/2	3398
— Juillet 1917.	637	5845
— Août 1917.	1660	7841
— Septembre 1917.	525	6298
— Octobre 1917.	762 1/2	8097
— Novembre 1917.	231	2393
— Décembre 1917.	262 1/2	5092
— Janvier 1918.	241 1/2	6152
— Février 1918.	154	1816
— Mars 1918.	262 1/2	4953
— Avril 1918.	269 1/2	2011
	9.024	96.397

Barème des prix de saphir

POIDS EN CARATS	PRIX EN TICAUX
3 1/2.. . . .	35 à 50
6	100 à 250
7	180 à 400
10 1/2.. . . .	300 à 400
14	550 à 800
17 1/2.	650 à 850
21	750 à 1.000
24 1/2	900 à 1.200
28	1.100 à 1.300
35	1.200 à 1.500
49	1.600 à 2.100
64	2.100 à 2.600
112	2.600 à 3.600
140	3.200 à 5.200
Sang Charv contient 15 à 16 morceaux dans un tollah. . . .	450 à 500
Sang Sap Pong contient 12 à 15 morceaux dans un tollah. . .	250 à 350
Lak Harng Charv contient 30 à 35 morceaux dans un tollah.	120 à 180
Lak harig sap Pong — 35 à 40 —	100 à 150
Lair Sée Charv — 35 —	40 à 50
Lair sée sap Pong — 30 —	20 à 30
Ah say Phocke Charv contient 40 à 45 morceaux dans un tollah	50 à 65
— — Sap Pong par tollah..	40 à 50
— — Ta hin Charv par tollah.	15 à 20
— — — sap Pong —	8 à 12
— — Ta yong Charv —	7 à 9
Ah say ta yong sap Pong par tollah.	5 à 7
— Ta chut Charv —	3 à 4
— — sap Pong —	1 à 2
Sang sung par livre.	1/8

Prix de Phitay (saphirs blancs)
dit « diamant du Siam »

1 ^{re} qualité par livre	20 ticaux
2 ^e qualité par livre	5 à 10 ticaux
3 ^e qualité par livre	3 à 5 ticaux
4 ^e qualité par livre	1 à 1/8 ticaux

[45]

Population.

Birmans, Koulas, Cambodgiens, Laotiens (année 1913)

Village de Bodineo	2.563
Village de Chonglapok	1.512
Village de Phahi	2.225
Village de Channlapa	26
Village de Boyakar	345
Village de Kannophay	483
Village de Botansou	332
Village de Houikhmen	214
Village de Changlytwin	67
Total	7.767

Population.

Birmans, Koulas, Cambodgiens, Laotiens (année 1914).

Village de Bodineo	2.153
Village de Phahi	1.907
Village de Chongla-pok	967
Village de Channtapa	69
Village de Boyakar	315
Village de Kannophay	396
Village de Botangsou	289
Village de Houikhmen	194
Village de Bosendeng	58
Total	6.348

Population indigène du district minier de Phailin
(année 1915).

	Nombre
Chinois	119
Koalas	2.795
Birmans	46
Malabars	5
Siamois	38
Laotiens	281
Cambodgiens	1.145
Annamites	?
Total	4.437

[46]

« Les travaux publics, c'est l'avenir même des colonies ; c'est la sécurité et la vie pour aujourd'hui ; c'est le triomphe pour demain ».

Chailley

« L'éducation, surtout près des peuples qui ont le culte de la science et le respect des savants, est un admirable instrument d'influence. Il ne s'agit que de savoir s'en servir. »

Chailley

RICHESES DIVERSES

À côté de cette richesse gemmifère qui a été, depuis près d'un demi-siècle, l'unique production du district, il est utile de signaler que cette région pourrait, à d'autres titres, se faire connaître, et prétendre à un rang honorable dans le palmarès des dotations de l'outillage économique du Cambodge ¹⁹.

Carrières.

Le district possède des carrières non exploitées :

1° — de pierres à chaux dont l'importance n'a pu encore être fixée mais qui y faciliteront grandement l'entreprise de toutes les constructions ;

2° — Des pierres dures et friables pouvant servir à l'empierrement des routes et aux constructions, en abondance.

L'argile est d'excellente qualité. Une fabrique de tuiles est installée à proximité du centre.

Forêts.

La production des cardamomes vient s'ajouter sensiblement à la production totale très importante de la circonscription de Battambang.

Les forêts contiennent l'espèce de rotins si apprécié (phdauv chhvang) qui, par leur souplesse, leur solidité, leur grosseur et leur [47] longueur sont très recherchés dans l'industrie de la rotinerie. Les autres espèces phdauv krèk (petite espèce) et phdauv som ou dambaung (grosse espèce) s'y rencontrent en quantités suffisantes.

Les bois d'œuvre sont nombreux. Les espèces dénommées en cambodgien sous les termes de kranhoung beng, thnong, réang, kaki, popel, tahoung (faux ébenier) olok, chamchar se rencontrent en qualité et en quantité appréciables. On trouve des bois de senteur sur les hauteurs du massif de Sar-Phouk.

Élevage.

Les pâturages de la partie montagneuse du district sont peu étendus, mais ceux des vallées du Boyakar et de la Monkolborey pourraient servir au développement de

¹⁹ On nous a parlé d'un échantillon plombifère qui aurait été trouvé sur le territoire. Mais nous n'avons pu arriver à fixer les souvenirs du Koula qui nous en a parlé.

l'élevage. Pour le moment, ce district est obligé de faire appel pour son alimentation au cheptel des provinces de Battambang et Pursat.

Actuellement peu nombreux, les bœufs et les chevaux ²⁰ sont employés au transport des marchandises dont les péripéties, en saison des pluies, atteignent l'importance d'une véritable opération de ravitaillement.

Un bât soutenant deux paniers cylindriques et une muselière : voilà le harnachement d'un bœuf porteur. Les animaux en tête de file sont munis d'une grosse clochette annonçant de très loin l'arrivée des convois. Ces derniers mettent un minimum de huit à dix jours (quelquefois vingt) à parcourir le trajet de Chantaboun à Phailin dont la partie montagneuse entre Sala Hinlat et Phya Kampont est des plus pittoresque : la piste suit alors le flanc des collines et l'on gravit les pentes abruptes en s'aidant des gigantesques marches creusées dans le roc.

Les chevaux porteurs sont harnachés d'un simple bât et utilisés au transport des produits précieux et des bagages des voyageurs pressés.

Ces jolis chevaux qui font la fierté des Koulas rappellent par leur vigueur, leur taille et leur allure les poneys anglais et proviennent du Siam.

Grand amateur de voyages, aimant à parcourir du pays, le Koula est en effet un cavalier infatigable, à belle prestance, avide de longues [48] et rapides chevauchées. Muni de son inséparable sabre à lame trempée et bien tranchante, armé d'un bon fusil de chasse ou même d'une arme de guerre, il est prêt à affronter les surprises que lui réservent les chemins perdus dans la forêt.

Chasse.

Les forêts sont peuplées d'éléphants, de tigres, de panthères dont la présence donne en toute saison le frisson du danger que tout voyageur de brousse est heureux de se rappeler. Le chasseur trouve un choix très varié parmi les espèces de cerfs, komeang, kdarn, chhlouk, de bœufs sauvages, ausang, khtin. On signale même l'existence de rhinocéros dans le massif du Sar Phouk, situé au sud du centre. L'abondance des paons, des poules sauvages, des bécassines, des perdrix est à noter.

Cultures.

Les cultures alimentaires occupent les loisirs de la population minière et donne des résultats très enviables, étant donné le peu d'effort dont elles sont généralement l'objet. À côté des légumes indigènes produits en abondance, ceux d'Europe viennent très facilement à la saison favorable. Les arbres fruitiers tropicaux jacquiers, goyaviers, manguiers garnissent les berges fertiles du stoung Boyakar. L'arbre au dourion fruit si apprécié des connaisseurs, a été cultivé avec succès ainsi que l'oranger et le citronnier.

Les cultures industrielles.

Les champs de canne à sucre, de maïs sont d'excellent rapport et 700 ticaux de sucre ont été produits sur place. La première de ces cultures a donc déjà donné naissance à une petite industrie.

Le kapok serait d'un développement facile, le petit nombre d'arbres produit une récolte qui est rapidement achetée par les habitants.

²⁰ Leur nombre a encore diminué à la suite des accidents survenus lors de l'inondation de novembre 1917.

Le café (espèce arabica) a donné des résultats d'une rapidité étonnante et facile. C'est une des cultures qui conviennent la mieux à la nature du terrain.

L'hévéa vient d'être essayé : sur 4.000 pieds, 2.000 ont pu réussir sans beaucoup de soins. Si ce résultat n'est pas très encourageant, le [49] terrain semble cependant se prêter à cette culture d'un très bel avenir. Malheureusement, les indigènes restent trop indifférents à son développement. Enfin, le développement de la production du ricin a donné lieu à des résultats très satisfaisants.

Industries agricoles.

L'huile de coco pourrait être produite sur place à un prix très rémunérateur étant donné l'abondance des fruits et leur bon marché. Cette industrie avait été déjà organisée, mais elle a été abandonnée ; il est à souhaiter qu'elle reprenne sur de plus larges bases.

Statistique des impôts fonciers pendant la période de 1916 à 1918.

N ^o d'ordre	Années	Total des rays		Impôt foncier	Centièmes additionnels	Sommes
1	1916	1009	633	292 \$ 80	6 \$ 42	299 \$ 22
2	1917	2025	626	536 \$ 08	8 \$ 43	544 \$ 51
3	1918	732	438	210 \$ 72	5 \$ 09	215 \$ 81

Industries minérales.

Nous citerons la taille des pierres précieuses. Prohibée pour des raisons de sécurité par le fermier général, elle est devenue libre depuis l'établissement du nouvel état de choses. Cette industrie tend à se développer et à se perfectionner. Les Koulas qui s'y livrent font leur apprentissage à Bangkok. Les lapidaires sont actuellement au nombre de 17.

La taille sur place est généralement satisfaisante mais, sauf exception, ne s'exerce que sur des pierres de peu de valeur : petits saphirs ou saphirs blancs dit diamants du Siam (Pethai), saphirs jaunes ou noirs. Les pierres de valeur sont exportées sur le marché de Bangkok ou conservées par les prospecteurs fortunés qui suivent attentivement la hausse des cours, qu'on est sûr de voir s'élever à la fin des [50] hostilités ²¹. Il y a dans cette industrie un avenir très intéressant pour les bijoutiers du Cambodge.

Industries diverses.

L'installation d'une fabrique de tuiles et de briques est à mentionner, signalons aussi quelques Laotiens qui se livrent à la fabrication de sabres et de coupe-coupe.

Voies de communications.

²¹ Nous avons appris que nos prévisions s'étaient réalisées.

Avant 1915, la piste Phailin-Chantaboun était la véritable voie économique qui permettait au district d'avoir accès sur le monde extérieur. Celle qui reliait le centre à Battambang n'était guère utilisée que pour les relations administratives avec le chef lieu de commissariat.

Importation de vivres, exportation de saphirs, tout empruntait la première voie et le district était dans une dépendance des plus étroites vis-à-vis des marchés du Siam.

Si ce mouvement est encore loin d'être changé à l'avantage du commerce indochinois, du moins peut-on constater actuellement que malgré la précarité de l'accès du côté de Battambang, les communications de l'Est sont déjà fortement amorcées puisque le dernier tronçon de la route de Battambang-Phailin (Pangrolim à Phailin) reste seulement à achever.

À côté de cette voie principale de Chantaboun, d'autres routes d'intérêt régional mettent le district au Nord par le col de Tvéa Ampil et la vallée de Mongkolborey en relation avec le centre de Sisophon et Mongkolborey. Au sud, Phailin est relié avec le village minier de Bokabalstoung et par une piste charretière passant par le Phnom Da, à la région de Samlot et du Phnom Thom.

Tout en faisant naître un mouvement commercial avec le versant cambodgien, on ne pourra tarir du jour au lendemain celui qui existe entre Phailin et Chantaboun. C'est sans doute à l'achèvement de la nouvelle route que la voie Battambang-Phailin-Chantaboun deviendra [51] une véritable voie internationale avec le Siam, car Bangkok n'est qu'à quelques heures de bateau de Chantaboun et notre vice-consul dans cette dernière ville peut aider au développement des relations commerciales des deux pays.

La route de Phailin-Battambang une fois terminée, il conviendrait, malgré l'intérêt des services qu'elle sera appelée à rendre au commerce général, de ne pas perdre de vue les routes secondaires déjà existantes et de mettre celles-ci en état de viabilité car elles sont la source même des transactions de l'intérieur qui contribueront à l'importance de la voie principale.

Commerce.

Sauf pour la consommation du riz, et l'achat des animaux de boucherie et de l'alcool indigène, le Siam reste, aux yeux des habitants du district, leur fournisseur attitré. Ils en reçoivent un stock considérable d'étoffes de toutes sortes, sampots de fabrique siamoise, cotonnades de toutes les variétés, de fabrication anglaise, américaine, japonaise, de fers ouvragés, outils, etc.

Une mention toute spéciale est à faire pour les denrées de l'alimentation, sucre, biscuits, conserves (marques anglaises et chinoises), les alcools anglais et chinois et les denrées d'épicerie que les Chinois aisés et une population habituée à bien vivre consomme largement.

Aussi la vie matérielle dans le district, est-elle d'un prix très élevé, même pour l'indigène, qui cherche à se contenter du moins possible. C'est là une remarque très courante, dont la véracité est très facile à concevoir puisqu'il s'agit d'un pays minier ; là la vie est toujours plus chère, même en temps normal. En outre, à Phailin, la cherté des denrées s'accroît encore par suite de l'irrégularité qui se produit dans l'arrivée des convois de Chantaboun au moment de la saison de pluies par suite de l'état défectueux des routes. Les pierres négociées séparément sur place atteignent actuellement un total de 20.000 piastres par an et ne représentent qu'une partie des opérations. De plus, la rareté de la monnaie indochinoise influe aussi sur la difficulté des opérations. Les ticaux ont cours sur place mais ne sont exclusivement utilisés qu'aux opérations de pierres précieuses, les marchands de Bangkok faisant l'office de banquiers pour les affaires traitées au Siam.

Les anciennes subdivisions du tical (Saleng et phuong 1/4 et 1/8 du tical) sont restés dans le pays. C'est grâce à leur maintien que les transactions de la vie courante sont assurées.

[52] On peut juger par ce qui précède que le commerce de Battambang et de Phnom-Penh aura une clientèle peu négligeable.

Enfin, Phailin reçoit quelques soies de Birmanie et quelques objets dont la valeur se trouve singulièrement augmentée par suite du transport et des risques d'un long voyage.

Les statistiques établies sur le rendement des gisements nous permettent d'émettre quelques considérations sur le facteur principal de richesse de ce pays et nous autorise à faire des déductions sur les besoins de ses habitants.

Il semble, en effet, simplement résulter des chiffres concernant la production minière, que la population du District représente une clientèle assez conséquente pour le commerce du Siam puisqu'il n'écoule qu'une partie minime de ses revenus au Cambodge. Même si l'on admet, de l'avis général des indigènes que le chiffre des affaires actuelles est le dixième de celui de la période intensive, les besoins de la population représenteraient encore un chiffre assez important d'affaires, étant donné la baisse générale constatée sur la production générale et sur l'échange mondial pendant la guerre.

Et cependant, le Koula se plaint : Comment ne se plaindrait-il pas après avoir été habitué à vivre assez longtemps au milieu d'une richesse dix fois plus élevée et, par conséquent, au milieu d'un bien-être autant de fois supérieur ?

Ainsi se trouve éclairci, sinon démontré, le problème des ressources matérielles qui se pose en observant cette population indigène qui jouit d'une existence facile sans aucune activité bien frappante de prime abord, qui pourtant s'habille toujours de neuf, se nourrit bien, se loge confortablement, qui néglige le développement de toute culture et dont la communauté ne manque aucune occasion pour célébrer de brillantes fêtes.

Centre de Phailin.

Le centre de Phailin dont les coordonnées géographiques à la pagode dorée sont longitude 111 grades 41.71.8 ; latitude 14 grades 27.18.7 ; altitude 257 m 10, mérite une mention toute spéciale. Avec ses 800 maisons construites en bois et couvertes en paillettes et son développement de rues de 6 kilomètres, sa division en trois quartiers, ses pagodes au style birman, ses nombreuses salas sont la preuve de son ancienne prospérité et de ses tendances au développement.

[53] L'entretien de ses maisons pour voyageurs est une obligation qui s'impose.

Un programme de travaux comprenant divers bâtiments administratifs est en cours (bâtiment de l'administration indigène, groupe médical, bureau de postes et télégraphes, bungalow) et a reçu un commencement d'exécution.

Une délégation et un camp de milice a été construit en 1916. Les bâtiments de l'Administration provinciale viennent d'être achevés.

Avenir.

Au moment de l'achèvement de la route de Battambang-Phailin, le district devra s'efforcer de coopérer complètement à l'évolution des anciennes provinces qui ont pris un essor si rapide depuis leur rétrocession.

L'excursion aux grandioses et antiques monuments d'Angkor pourrait être complétée par un voyage à Phailin. Ce programme de voyage a été accompli déjà par

quelques voyageurs. D'autres, plus audacieux, ont parcouru le chemin de Bangkok à Angkor.

Ces premiers nous permettent de prévoir qu'un voyage pratique peut-être organisé pour les étrangers de Bangkok qui seront, de plus, attirés par la voie de terre à visiter les sites magnifiques que possède le Cambodge, le voyage de Chantaboun à Phailin n'est-il pas rendu très agréable par la beauté du paysage et les nombreuses maisons de passagers sillonnant la route, construites par les Koulas.

Voici un résumé des étapes de Phailin à Chantaboun.

1^{re} journée.

Matin — Phailin à Pakat 4 heures ; terrain accidenté suivant la saison 24 km.
Soir — Pakat à Phya Kampont 2 h. 1/2 15 m.

2^e journée.

Matin — Phyakampout à sala Hinlat 3 h. 1/2 ; terrain montagneux 18 km
Soir — Sala Hinlat à Wat Pong 1 h 6 km.

3^e journée (1/2 journée).

Matin — Wat Pong à Makham 2 h. 1/2 15 km.
Makham à Chantaboun 2 heures (terrain plat) 15 km
Une centaine de kilomètres.

[54]

Bagages.

Par coolie-porteur 3 sanlengs, (soit 75 satangs 75/100 de tical) par étape ou 15 satangs par coolie-porteur pour 40 kgde bagages par heure de transport, suivant convention avec les autorités siamoises.

Changement de coolies-porteurs à Phya Kampout, Wat Pong, et Makham. Il serait équitable de faire profiter la population de ce centre important de travaux lui assurant un bien-être et qui ne peuvent que servir à accroître la densité. Parmi ces travaux, nous citerons : l'adduction de l'eau potable, l'éclairage électrique, travaux dont l'exécution sera rendu très possible en utilisant les sources de la rivière de Boyakar et ses chutes. En réalisant un programme de constructions administratives comportant un groupe scolaire, un groupe médical, un bureau des postes et télégraphes, un bungalow, en créant un centre urbain coquet et confortable à Phailin, en lotissant ses terrains, en le faisant profiter de toutes les mesures d'hygiène et de sécurité, l'Administration accomplirait une tâche heureuse : on arriverait ainsi à maintenir ce centre dans le rôle qu'il devrait jouer dans cette région dont la richesse (non pas seulement minière) et l'utilité de la mise en valeur ne sont pas à dédaigner ; elle hâterait, nous en sommes plus que certains, le problème d'un rapprochement politique et commercial entre le Siam et le Cambodge.

Et nous ne saurions mieux clore ces quelques données qu'en mettant à l'appui de ce que nous présageons pour l'avenir du district, le jugement prononcé par une voix des plus autorisées²², dans les lignes suivantes : « C'est une bonne fortune pour le Cambodge de disposer d'une telle force d'un groupement aussi sérieux de villages, et si elle est bien utilisée, le rendement ne tardera pas à en être des plus profitables. Non pas qu'on doive se placer uniquement au point de vue de l'exploitation des mines. »

²² M. Lefèvre-Pontalis. Voyage de M. Lefèvre Pontalis, ministre de France au Siam et de M. Cazenave, ingénieur en chef, avril 1916.

[55] Mais fussent-elles assez peu encourageantes, qu'on n'en devrait pas moins considérer la situation de Phailin et les facilités qu'offre cette localité, autant pour la mise en valeur de la région que pour la frontière siamoise, comme étant de tout premier ordre.

Phailin, mai 1918.

Filleau de Saint Hilaire

Pierre GUILLAUMAT,

[L'Industrie minérale de l'Indochine en 1937](#)

(*Bulletin économique de l'Indochine*, fasc. 6, 1938, pp. 1245-1338)

L. — Pierres précieuses

Des alluvions lavées à Bo-Keo (Cambodge) par des Birmans, donnent quelques pierres précieuses : rubis, saphirs, zircons.

La valeur de la production déclarée en 1937 est de 20.400 piastres pour Pailin et 80.000 piastres, pour Bo-Keo.
